

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

VOIR DANS CE NUMÉRO  2me article sur Chiniquy, par Louis Fréchette
Le 50tenaire des Sœurs Sainte-Anne, etc.

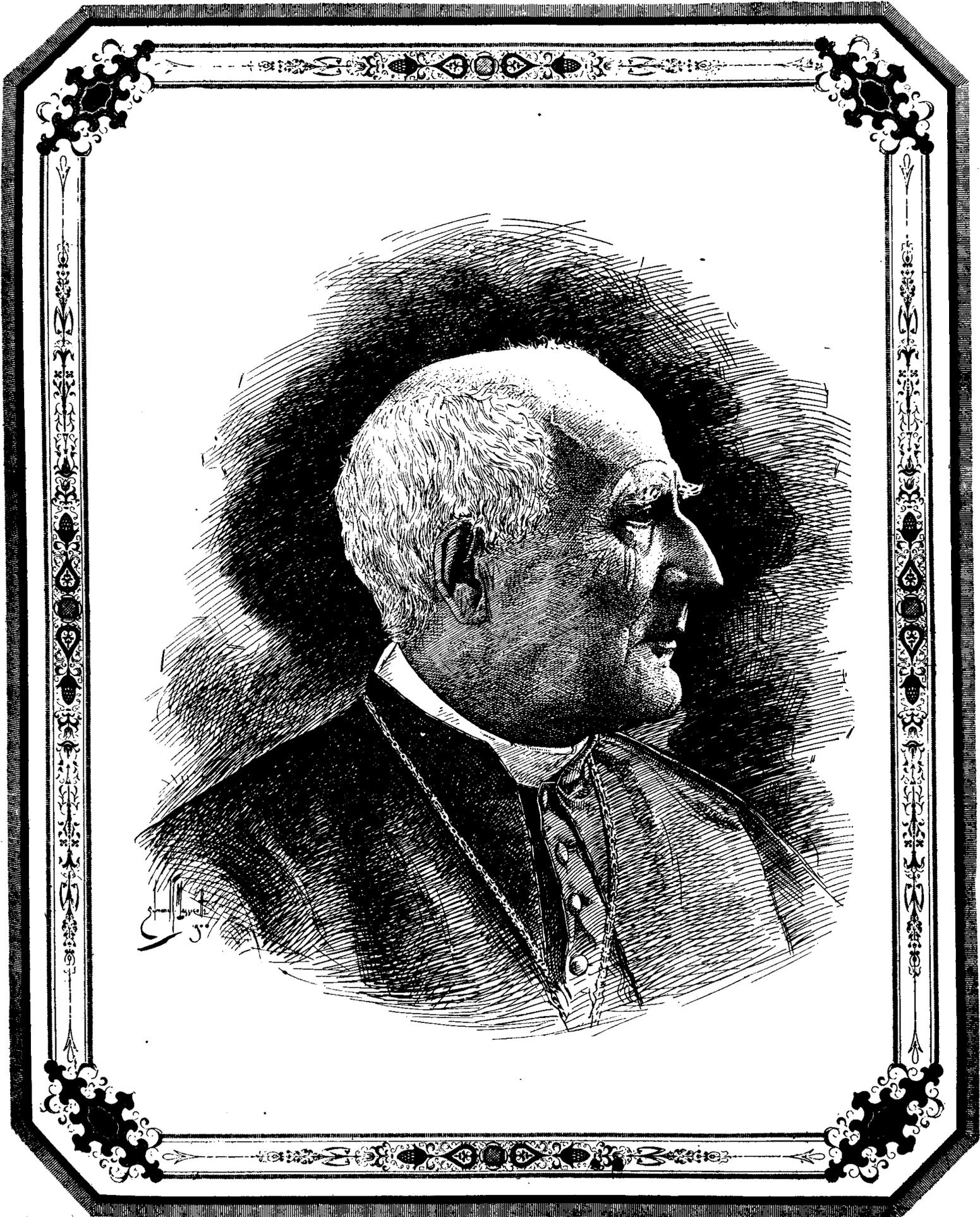
LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE. — No 849

MONTRÉAL, 11 AOUT 1900

5c LE No

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

Desain de Edmond-J. Massicotte

Mgr Louis-François Laflèche

Né à Sainte-Anne de la Pérade, en 1818. Mort aux Trois-Rivières en 1898. Deuxième évêque des Trois-Rivières. Un des grands orateurs sacrés de son temps

MONTREAL, 11 AOUT 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

La semaine prochaine nous publierons un supplément musical de quatre pages.

Notre numéro du 18 août contiendra un superbe portrait de Faucher de Saint-Maurice, une magnifique série de vues sur Rigaud et une composition de notre artiste Raoul Barré.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 31 août.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

N'est-ce pas une chose ridicule de mourir sans avoir fait le tour de notre petite boule.—EDGAR QUINET.

Ne dites pas d'où vous êtes parti avant d'être arrivé. On ne se glorifie d'être venu à Paris en sabots que lorsqu'on peut se payer les plus fines chaussures.—ONT D'HERRY.

Mémoires intimes

CHINIQUY

II

Ici, la mémoire me fait défaut.

Je serais porté à croire que ce sermon de l'abbé Chiniquy fut donné à peu près à l'époque où eut lieu la visite dont j'ai parlé dans mon précédent article ; mais comme lors de cette visite, l'abbé Chiniquy était encore curé de Kamouraska, et qu'il quitta cette cure en 1846 — c'est-à-dire quand je n'avais encore que six ans — je ne puis croire avoir été, à cet âge, susceptible d'une pareille impression. Peut-être fut-il invité à prêcher chez nous dans une autre circonstance.

En tous cas, lorsque je l'entendis pour la première et dernière fois de ma vie, je n'avais pas encore fait ma première communion, et comme je l'ai faite à neuf ans, je ne pouvais guère en avoir plus que huit.

Était-il réellement un grand orateur ? Voilà ce que je me demande souvent.

Grand orateur au point de vue de la dialectique, je ne saurais le dire ; mais au point de vue du charme entraînant de son élocution, le fait même que je relate peut en donner une idée.

En effet, comme je viens de le mentionner, je ne pouvais pas alors avoir plus de huit ans. Or, je fus, cette fois-là, tellement frappé, saisi, enlevé par cette éloquence, que j'en ressens encore le choc nerveux après cinquante ans passés.

Il me semble voir encore l'orateur penché au-dessus de moi du haut de la chaire. Je me rappelle tout, son organe puissant, sonore, sympathique, foudroyant ou attendri, ses tableaux à donner la chair de poule, son attitude, ses poses dramatiques avec son crucifix à la main, la petite scène gracieuse et poétique du verre d'eau, et surtout sa physionomie, à laquelle il savait donner je ne sais quelle expression de mysticisme que les moins enthousiastes trouvaient angélique.

On me dira que cela ne prouve rien, que j'aurai subi là tout simplement un effet de sensibilité bien ordinaire chez un enfant à imagination vive.

Je le croirais, si je n'avais gardé de ce sermon qu'une simple impression de l'oreille et des yeux, et non la mémoire très vive et très nette du discours tout entier, que je pourrais refaire presque d'un bout à l'autre.

Depuis cette époque, n'est-ce pas, j'ai compris qu'il y avait là probablement bien du pathos, bien de la mise en scène, des détails trop invraisemblables pour un auditoire d'aujourd'hui ; je me rends compte de ce qu'il pouvait y avoir de faux ou d'outré dans ce genre d'éloquence ; mais il n'en est pas moins clair pour moi qu'un homme qui peut non-seulement remuer les masses comme Chiniquy les remuait, mais encore produire un pareil effet sur l'esprit, et laisser une trace aussi persistante dans les souvenirs d'un enfant de huit ans, ne peut être qu'un grand orateur.

Grand orateur ou non, néanmoins, on ne peut pas prêcher sur la tempérance toute sa vie ; et l'abbé Chiniquy dut, à un moment donné, tourner son activité vers autre chose.

Toujours remuant, et tourmenté plus que jamais par l'ambition d'accomplir quelque chose de grand, il voulut étendre son envergure au delà de nos frontières.

Il rêva de fonder une ville, une province, une nation peut-être ; et il partit pour les prairies de l'Illinois, entraînant toute une colonie à sa suite.

Ce qui s'en suivit est connu de tout le monde : difficultés avec l'évêque de Chicago, résistance latente, révolte ouverte, excommunication solennelle ; et enfin schisme, puis abjuration définitive.

L'abbé Chiniquy, l'idole des catholiques, était devenu pasteur protestant.

Cette nouvelle éclata comme un coup de foudre. J'étais au collège à ce moment ; ni les maîtres, ni les

élèves n'osaient en croire leurs oreilles. Jamais chute ne produisit chez nous un pareil effet d'écroulement. Tout le clergé du pays eût abjuré en bloc, que la population n'eût pas été plus stupéfiée. Il y a de cela quarante deux ans, et la douloureuse meurtrissure produite par ce choc inattendu est encore sensible.

Je revis le célèbre prédicateur neuf ans plus tard, le 1er janvier 1867. J'étais en visite chez son frère Achille, à Sainte-Anne de Kankakee, et les circonstances nous mirent en contact.

Il était marié depuis peu, et habitait une maison d'apparence modeste, mais confortable. Il fut charmant de gaieté et de cordiale bonhomie ; il causa longuement du passé, mais sans amertume.

Je le rencontrai aussi quelquefois à Montréal, sur ses dernières années.

Son tact et sa bienveillance ne se démentirent jamais.

Il était très vert pour son âge : l'année de sa mort, à quatre-vingt-neuf ans, il lisait encore sans besicles et avait l'ouïe aussi délicate qu'un jeune homme de vingt ans.

Maintenant, on se demande où est l'œuvre de cet homme si bien doué et qui, lancé dans une autre voie, pouvait accomplir tant de bien.

Je ne la vois nulle part.

Il a prêché contre le catholicisme durant quarante ans ; il peut avoir ébranlé la foi de quelques-uns ; il n'a, en réalité, convaincu personne.

Ses plus chauds partisans de l'Illinois sont à peu près tous revenus à la religion de leurs pères — à commencer par ses deux frères et leurs familles.

De sorte que, à son point de vue même, sa longue vie, qui aurait pu être si féconde, a été manquée — ratée, comme on dit aujourd'hui.

Encore une fois, je n'ai pas à juger sa volte face. Bien qu'elle répugne extrêmement à nos convictions catholiques, elle est, suivant moi, un acte de conscience qui ne relève que de Dieu.

Mais on admettra qu'il n'en est pas de même de ses actes de prosélytisme. Ceux-ci sont du domaine social, et le public a droit d'apprécier.

L'abbé Chiniquy pouvait fort bien avoir cessé de croire à certains de nos dogmes, mais il ne pouvait pas avoir cessé de savoir que le catholicisme n'enseigne pas le mal, que l'Eglise de Rome, qui a compté dans son sein les Bossuet et les Pascal, a le même code de morale que le protestantisme, que nous obéissons plus ou moins bien au même Evangile et rendons hommage au même Créateur que les protestants.

Pourquoi donc tant de déblatérations contre sa foi des anciens jours ? — je parle de ses conférences et sermons, car, dans la conversation, il se montrait tout particulièrement réservé sur ce point.

Était-ce son zèle pour le salut des âmes qui l'animait ? C'est possible, mais à qui fera-t-on jamais croire qu'un homme ayant toute sa vie observé en conscience les préceptes de l'Eglise catholique n'aura pas sa place au ciel ?

En tout cas, il serait difficile de persuader à des auditeurs sérieux qu'un individu qui se damne en allant à confesse pourra mieux se sauver en n'y allant point.

Je comprendrais ce zèle chez un payen converti au christianisme et qui voudrait sauver ses frères ; mais je ne le comprends guère chez un chrétien qui passe d'une Eglise dans une autre, quand ces deux Eglises ne diffèrent ni dans la manière de comprendre le bien, ni dans la manière de le pratiquer, mais seulement sur des questions de controverse dogmatique et les formalités extérieures du culte.

Il faisait la guerre, disait-il, aux erreurs de Rome. Eh bien, moi, je ne suis pas un théologien, mais je crois sincèrement que si les différentes dénominations chrétiennes qui se partagent, sur notre globe, l'empire des consciences s'étudiaient surtout à démontrer la supériorité de leurs croyances respectives par la

sainteté de leurs œuvres, elles rempliraient mieux les vœux du divin Fondateur qu'en consacrant autant de temps et de peine à ergoter sur des textes et à dénoncer les erreurs les unes des autres.

Il y a des abus partout ; les religions sont gouvernées par des hommes, et les hommes ne sont parfaits nulle part ; mais entre nous, là, je ne crois pas que l'abbé Chiniquy ait jamais songé sérieusement à démontrer qu'il y aura, à la fin des temps, beaucoup plus de protestants que de catholiques à la droite du souverain Juge.

Aimons-nous et vivons en paix les uns à côté des autres ; cela vaudra mieux que ces discussions oiseuses et souvent injurieuses qui aigrissent les esprits sans éclairer personne.

M. Chiniquy a choisi son chemin pour arriver au ciel : c'était son droit. Où l'on dépasse son droit, c'est quand on exige que les autres suivent la même route que soi, et qu'on anathématise ceux qui ne veulent pas se laisser convaincre.

Ceux qui trouvent puéril de porter un scapulaire devraient bien se demander s'il est moins ridicule de se faire un crime d'une partie de whist le dimanche.

Un autre tort que je ne puis m'empêcher de reprocher amèrement à l'ancien apôtre de la tempérance, c'est d'avoir imprudemment mis, dans le passé, son talent au service de la politique de parti.

Il fut le premier prêtre canadien qui dénonça les libéraux du haut de la chaire.

Cette ingérence intempestive exaspéra la jeunesse avancée de l'époque ; les représailles ne furent pas toujours mesurées ; le clergé tout entier en prit ombrage, et il n'y a pas exagération à dire qu'il n'y mit pas toujours autant de prudence que de zèle.

Il en résulta des plaies qui ne sont pas encore tout à fait cicatrisées.

Jusqu'à là le clergé avait plutôt fait cause commune avec le peuple ; de ce moment, il ne fit plus guère cause commune qu'avec un parti.

Ce fut un malheur. Mais les choses du passé s'envolent ; suivons-les du regard, si l'on veut, mais laissons-les fuir.

LOUIS FRÉCHETTE.

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

Nos lecteurs se rappellent que nous avons publié, dans notre numéro d'été, un dessin fait par M. A.-S. Brodeur, représentant les feux de la Saint-Jean. Quelques-uns de nos lecteurs ayant prétendu que ces feux n'avaient jamais existé au Canada, nous prenons la liberté de leur citer l'extrait suivant, cueilli dans *Les Anciens Canadiens* afin de régler la question. On verra que cette cérémonie a réellement existé en ce pays et que nous avons eu tort de la laisser tomber en désuétude.

Les Canadiens de la campagne avaient conservé une cérémonie bien touchante de leurs ancêtres normands : c'était le feu de joie, à la tombée du jour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Une pyramide octogone, d'une dizaine de pieds de haut, s'élevait en face de la porte principale de l'église ; cette pyramide, recouverte de branches de sapin introduites dans les interstices d'éclats de cèdre superposés, était d'un aspect très agréable à la vue. Le curé, accompagné de son clergé, sortait par cette porte, récitait les prières usitées, bénissait la pyramide et mettait ensuite le feu, avec un cierge, à des petits monceaux de paille disposés aux huit coins du cône de verdure. La flamme s'élevait aussitôt pétillante, au milieu des cris de joie, des coups de fusils des assistants, qui ne se dispersaient que lorsque le tout était entièrement consumé.

PH.-AUBERT DE GASPÉ.

A MONTCALM

I

Salut, Montcalm, héros de la terre de France,
Terre au parler si doux et si noble vaillance.
Fier rejeton poussé sur le chêne gaulois,
Grand parmi les plus grands, vrai roi de nos faux rois ;
Malheureux champion d'une cause éternelle
Qui vivra de ta mort comme ta mort vit d'elle ;
Annobli du prestige attachant du malheur
Qui rend certains vaincus plus grands que le vainqueur ;
Ame chevaleresque et pure, cœur antique
Semant de fils français la terre d'Amérique,
Idéal achevé de bravoure et de foi,
Je veux communier en ce jour avec toi !
Salut, salut encor ! Permetts que de ta gloire
En disciple fervent, je baise la mémoire.
Et qu'à ton souvenir un instant attaché,
J'oublie le Canada de nouveau arraché.
O magnifique amant de la commune idole,
Pour qui tout bon Français avec bonheur s'immole,
Ne me repousse pas ! Que ma sincérité
Te fasse pardonner à mon indignité.
Certes de t'égalier, je n'ai point l'espérance,
Mais je t'aime et l'amour comble toute distance ;
A défaut de mérite, en ta dévotion
Je suis digne d'entrer par l'admiration.
O grand mort, grand Français, ombre vaillante et chère,
Je n'aurais pas voulu passer sur cette terre,
Sans qu'un peu de mon cœur ne montât jusqu'à toi,
Et d'un zèle pieux ne te clamât ma foi !

II

Que ce soit à Candiac, au seuil de la demeure
Paternelle, aux vallons ensoleillés qu'effleure
Le massif Cevennol exhalant ; que ce soit
A Plaisance, témoin de ton premier exploit,
Ce Plaisance où ton âme à la vie obstinée,
Malgré le fer brutal, barra la destinée ;
Ou bien au col d'Exile, où, triomphant du sort,
Deux balles dans le front, tu repoussais la mort ;
Ou que ce soit encore à côté de Belle-Isle,
Plus courtisan heureux que général habile ;
Que ce soit à Choueger ou bien à Carillon,
Dont le nom si français sonne comme un clairon ;
Au fort William-Henry ta dernière victoire,
Mais non pas le dernier fleuron à ta mémoire ;
Jusqu'à Québec la Sainte, à l'anse du Foulon,
Où plus que le malheur t'atteint la trahison ;
Devant ce Saint-Laurent et dans ce champ d'honneur,
Où l'héroïsme vint consoler ta douleur,
C'est la même vertu, le même sacrifice,
C'est la fin répondant éclatante aux promesses !
De l'aurore au couchant, on te voit avançant,
Homme sublime après sublime adolescent,
C'est le granit du vieux Rouergue que la grâce
Languedocienne affine et dore dans ta race.
Le soleil du Midi l'a parfumé. L'on sent
Des chevaliers de Rhodé y bouillonner le sang.
C'est la valeur gauloise et son ancien prestige
Qu'on reconnaît bien vite à la fleur de sa tige !
Ah ! le moment cruel que cette heure où tombant
Tu vis, du même coup, le sort nous échappant ;
Où, seul, dans l'abandon, dans la désespérance
D'une inutile mort, loin des tiens, de la France
Qui d'un monde, en un jour, allait perdre le fruit,
Tu sentis approcher ton éternelle nuit !
Tu n'avais près de toi, dans cet instant suprême,
Pour le dernier appui, ni de Levis, ni même
Le jeune Bougainville, aux champs canadiens,
Qui déjà prélevait à ses exploits marins !
Il devait t'advenir une épreuve dernière,
Celle de dévorer par surcroît ta colère,
Pour implorer, au nom de ceux que tu laissais,
La pitié d'un vainqueur qu'au fond tu maudissais.
C'est le sort des enfants, des vieillards sans défense
Qui te hante, débris de la terre de France
A l'abandon. Tu vas, à ce peuple attristé,
En père magnanime immoler ta fierté.
Tu parais bien le chef ; c'est toi que l'on désigne
Pour être le premier, parce que le plus digne !
Pourquoi ne fus-tu pas maître de nos destins,
Puisque, par le mérite, ils allaient à tes mains... ?
Je ne me trompe pas. Je te vois... Je te touche,
Ton masque me sourit ; je vois s'ouvrir ta bouche ;
C'est bien toi qu'a rejoint ma tendre passion.
Tant est grand le pouvoir de la suggestion.

III

O grand mort, ta noblesse et ta vertu profondes
Dans un pas de géant réunissent deux mondes ;
En tombant à Québec tu greffes de ta main,
Un rameau tout français à l'arbre américain.
Et c'est à peine si, sur la terre natale,
Ton nom a les honneurs d'une note banale ;
S'il figure, écourté dans des secs manuels,
Confondu dans le tas de nos polichinels !
Et pour le champion d'un peuple, pour l'athlète
Qui défendit l'honneur français dans la tempête,
A peine un paragraphe, un simple canevas
Au vaillant défenseur de notre Canada !

La coquetterie est l'esprit de la beauté, et l'esprit, la coquetterie de l'intelligence.—ALEXANDRE DUMAS.

On traite volontiers d'insensibles ceux qui ne sentent pas de la même façon que nous.—G.-M. VALTOUR.

Une piquette d'aiguille au bout des doigts d'une femme nous plaît mieux qu'une tache d'encre.—HUGUES LEROUX.

Une tombe, un berceau. Telle est la destinée
Qui tient à toute mort, toute vie enchaînée,
Tu meurs et de ton sang nait un peuple nouveau
Où de ton propre honneur respandit le flambeau
Il y trouve un levain de force et de mémoire
Qui le gonfle de sève et de juste fierté
Le poussant au chemin de l'immortalité.
Déjà son jeune sang débordant ses organes
De son flot créateur déborde les savanes
Et répand son essaim sur le grand continent
Où l'appelle un destin qui va se dessinant.
Ils ont passé, pourtant, par de rudes épreuves.
Ces bons Canadiens, perdus aux Terres-Neuves !
L'Anglais avait rêvé leur mort, mais leur vigueur
Et leur tenacité trompèrent le vainqueur.
Il est triste de penser qu'en cette circonstance
A ces fils de Français, hélas ! manqua la France
Qu'elle laissa souffrir, sans appui, sans secours
Ces frères qui trouvaient leurs anciens frères sourds
Pauvre France, elle a pu libérer les Venètes
Les Yankes et les Grecs, les Juifs et leurs prophètes
Donner son sang, à flots, pour des Italiens
Créer une patrie à ces bohémiens,
Prodiguer, épuiser le lait de sa mamelle
A nourrir sans profit la lèpre universelle
Ses fils, ses enfants seuls, ont trouvé sans échos
Les cris de leur souffrance et de leurs tristes maux

IV

Ces épreuves nous font ta mémoire plus chère,
O Montcalm, ô cher fils de notre noble mère,
Ame angoissée, ardente, éclatante de jour,
Sublime de souffrance et sublime d'amour ;
Martyr de la patrie, à laquelle nos vies
Comme d'exquises fleurs tendent leurs énergies
A l'appel de nos cœurs.—Ah ! le public a beau
Rester indifférent au bord de ton tombeau.
Il en est, par bonheur, qui n'oublent pas si vite.
Nous, nous nous souvenons.—Il te reste l'élite,
Ceux qui pesant l'exemple, à ta haute valeur,
Cherchent à modeler la forme de la leur.
Ceux-là, tu les tiens bien. Ils doivent te suffire,
Capables d'assurer ton éternel empire.
Si de tant de Français qui se ferment les yeux
La plupart jusqu'à toi les levaient curieux !
Mais ils sont au néant, au banal de la vie,
A la sottise, à la longueur, à l'ironie.
Ne pouvant pas monter, ils préfèrent saillir
Et détruire du coup la raison de grandir.
Notre terre de Gaule est pleine de Voltaires
Qui répandent sur nous leurs souffles délétères
Impulsants à créer, ils soufflèrent la foi.
Hors le droit de nier, rien n'est de bon aloi,
Rien n'existe en dehors d'eux, de leur République
Phraseuse, qui s'impose à la raison publique.
C'est l'intellectuel qui, dans notre pays,
A toujours des Choiseul pour signer ses avis.
Tes contes, tes écrits, jusqu'à tes calembours
De la postérité retiennent les discours.
Pourvu que tes bons mots aient pu voir la lumière
Grossir pour l'avenir ta gloire littéraire,
Que t'importe, après tout, nos intérêts trahis ?
—Mais " les arpens de neige " ont fait de gros petits :
La gloire de Montcalm, bienfaisante et féconde,
Alors que tu détruis, fait sortir tout un monde.
C'est ainsi que le temps remet tout à son rang :
La vie attend son jour et tombe le néant.

V

Salut ! ô Canada, cher Canada prospère,
Un tel fils ne saurait qu'être digne du père !
Sois vaillant, sois hardi, sois fort, et souviens-toi !
L'honneur de ton passé t'enferme dans ta foi.
On peut bien être fier et poursuivre sa course
D'une noble assurance, en ayant à sa source
Une vertu si haute. Avance, avance encor !
Au point où le destin appelle ton essor.
Car ce n'est pas pour rien qu'il mit ta tête au pôle
Et que pour t'assurer la poitrine et l'épaule
Il te planta superbe entre deux Océans
Et te donna le front que l'on donne aux Titans.

GABRIEL MARFOND.

PARIS, 1900.

LE 50^e ANNIVERSAIRE DE FONDATION DES SŒURS DE STE-ANNE

Des fêtes magnifiques ont eu lieu à l'occasion de cet anniversaire historique, à Lachine, et nous avons cru devoir profiter de l'occasion pour reproduire le superbe groupe que MM. Quéry frères ont fait pour rappeler le souvenir de cet événement intéressant. Nos lecteurs trouveront dans ce tableau les portraits des principaux personnages ecclésiastiques qui ont dirigé la communauté ainsi que les photographies des édifices qu'elle a occupés à Lachine.

C'est une superbe page que les élèves des révérendes sœurs tiendront à conserver en mémoire de leurs zélées institutrices.

LA PREMIERE MESSE

Il se passe tous les ans, aux quatre-temps de Noël et de la Pentecôte, dans les églises cathédrales, une scène à laquelle les personnes pieuses ou simplement chrétiennes négligent trop d'assister ; scène grandiose, féconde en émotions, et de toutes les solennités catholiques la plus solennelle : c'est une ordination. Souvent on en a célébré en vers et en prose la touchante majesté ; ce que nous en dirions serait trop pâle auprès de tels tableaux pour que nous essayions même de la décrire.

Mais il faut dire ici un mot de la première messe, parce que c'est à cette heure bénie que se montre mieux dans son épanouissement l'âme privilégiée que Dieu a marquée et choisie pour lui.

La première messe termine enfin le temps de l'épreuve, elle ouvre la vie de combat et de sacrifice.

Le sacrifice ! il est commencé déjà depuis deux ans. Un matin, les cloches avaient sonné l'heure de l'ordination. A l'appel de ses supérieurs, le jeune lévite, enveloppé de l'aube immaculée, portant sur le bras des vêtements nouveaux pour lui et à la main un cierge, comme au jour de sa première communion, s'était rendu tremblant aux pieds de l'évêque, qui l'attendait à l'autel dans tout l'appareil de la suprême autorité et qui lui avait dit solennellement :

" Mon enfant bien-aimé, au moment d'être promu à l'ordre sacré du sous-diaconat, tu dois considérer mûrement le fardeau redoutable dont tu désires de ton plein gré être chargé aujourd'hui. Car tu es libre jusqu'à présent ; tu peux si tu le veux, prendre des engagements dans le monde ; mais si tu reçois cet ordre, tu ne pourras plus te dégager du lien qui t'attachera au Dieu à qui servir c'est régner. Tu devras garder, avec le secours de sa grâce, une chasteté perpétuelle et demeurer irrévocablement dévoué au service de l'Eglise. Réfléchis donc pendant qu'il en est temps encore, et, si tu persistes dans ton dessein, au nom du Seigneur, approche."

A ces mots, le lévite avait fait un pas très ferme qui avait résonné sur le pavé du sanctuaire. — dans le cœur aussi de la mère agenouillée là bas, qui fondait en larmes et qui avait eu peine à étouffer un cri, comme si son enfant lui avait subitement été ravi. N'était-il pas aussi bien tombé comme un mort sur les dalles sacrées, étendu sous la main de l'évêque, qui, au chant plaintif des litanies, ravissait son fils au monde pour le donner tout entier à Dieu ?

Ce même jour, l'Eglise avait mis entre ses mains le bréviaire, sans lui imposer l'ordre de le dire, sans même une parole laissant à la raison le soin de lui démontrer que sa chasteté ne se garderait perpétuellement que protégée à chaque instant par la prière et par un commerce journalier avec les vierges, les saints prêtres, les martyrs et les apôtres.

Puisqu'il en est ainsi depuis deux ans, pourquoi tremble-t-il donc, le diacre qui demain doit monter à l'autel ? C'est que deux énormes responsabilités vont désormais peser sur sa vie, auxquelles il ne pourra plus échapper : celle du corps et du sang de Jésus-Christ et celle des âmes. Jusqu'ici il a vécu pour lui ; maintenant, prêtre, il doit vivre pour les autres. Malheur à lui si son sacerdoce ne dépose point dans le cœur de ses frères plus de foi, plus d'espérance et

plus d'amour ! Mais laissons plutôt un prêtre, comme le Seigneur en suscite trop rarement, nous dévoiler le mystère.

L'abbé Perreyve écrit à un ami :

" Je vais donc être prêtre ! A peine y puis-je croire, tant le poids de mes misères me semble écarter la grâce de Dieu. Il l'a voulu cependant, ô abîme de miséricorde ! Soutiens-moi, demande à Dieu de faire de moi ce prêtre humble, chaste et pieux, qui seul est selon son cœur, un prêtre dévoué à la vie et à la mort, décidé à donner pour l'amour de Jésus, quand il le faudra, jusqu'au dernier souffle de sa vie... Cher ami, si jamais je t'ai scandalisé ou fait quelque peine ou mal édifié en quoi que ce soit, je t'en demande bien sincèrement pardon. Ah ! vois-tu, pour des jours comme ceux-ci, on voudrait tant avoir été toujours

sont les âmes pour lesquelles nous devons vivre et souffrir ? Nous ne le savons pas encore, et cela est une peine ; car nous sommes arrivés à cette de la vie où il faut se donner à tout prix : se donner à Dieu, et cela est fait ; se donner aux hommes, et cela se fera bientôt. Il y a dans notre cœur une force accumulée d'amour qui a besoin de s'épancher sur ceux que Jésus-Christ nous donnera ; c'est l'heure qui est venue de la paternité spirituelle, et je ressens toute l'ardeur de ses désirs... Il ne s'agit plus de nous, il s'agit de nos enfants, qui sont ceux de Jésus-Christ.

" Ne sens-tu pas comme moi le poids de l'attente ? N'est-ce pas que le cœur parle plus fort maintenant ? Oui, l'heure approche ; je sens que l'honneur du sacerdoce et la charge bien-aimée des âmes ne tardent plus ; j'entends retentir au plus intime de moi-même le cri de Rachel dans la sainte Ecriture : " Donne-moi des enfants, ou je mourrai."

" Oui, il y a une heure qui est celle de la paternité. On n'échappe pas à cette heure-là. Je sens, et tu sens comme moi, qu'il s'agit maintenant de vivre pour d'autres que pour nous, qu'il s'agit d'avoir des larmes, des inquiétudes, des veilles, des douleurs, des joies inconnues, qu'il faut partager sa vie..."

" C'est pour une femme une douleur très vive de demeurer stérile. Il y a dans tout son cœur et dans tout son être une immense ardeur sans objet, une immense force inappliquée ; ses bras cherchent malgré elle l'enfant qu'ils devraient serrer ; son sein attend douloureusement la frêle vie qui devrait y puiser des forces ; sa bouche dit malgré elle : " Mon enfant, mon fils ! " C'est un instinct plus fort que la mort. Cet instinct-là est plus fort encore dans le cœur du prêtre. Nos enfants, cher ami, voilà la question ; les âmes inconnues, mais bien-aimées par avance, dont il faudra soigner les plaies, tarir les larmes, panser les blessures, diriger l'amour. Les âmes qu'il faudra aimer comme Jésus-Christ notre maître, jusqu'à mourir pour elles, voilà notre salut, notre seul remède et notre seule vie maintenant.

" Grand Dieu, que sommes nous pour toucher aux âmes ! Devant une œuvre trop délicate pour des anges, que sommes-nous, Seigneur ! Cependant il le faut, et Dieu le veut. Humilions-nous, mettons le front contre terre ; nous ne savons rien, nous ne pouvons rien, nous ne valons rien, mais Jésus-Christ nous veut pour ses prêtres : allons donc, releve-toi et marchons." (*)

C'est bien soulevé par ces sublimes ambitions (pourquoi ne durent-elles pas toujours !) que le diacre quitte pour la dernière fois le séminaire, au matin de la grande journée du sacerdoce. Il part, et il vient trouver l'évêque qui se le réservera il y a deux ans afin de le donner à l'Eglise, et qui maintenant lui demande pour cette même Eglise son âme, sa

volonté, son intelligence, son cœur, sa vie : " Apprécie, ce que tu feras désormais, cher fils, lui dit-il, et imite ce que tu opéreras ; en célébrant le mystère de la mort de Notre Seigneur, rappelle-toi que tu dois faire mourir en toi tous les vices et tous les désirs. Que tes paroles guérissent et consolent le peuple de Dieu ! que ta vie fasse les délices de l'Eglise de Jésus, et que tes exemples soient l'édification de ses enfants ! "

Et pour le bien persuader qu'il est prêtre non pour lui, mais pour les autres, le pontife ajoute en répandant l'huile de l'onction sur les mains du lévite et en lui confiant les vases de l'autel :

" Reçois le pouvoir d'offrir à Dieu le saint sac-



Oh ! cette minute où le fils communique la mère !

bon, toujours pur ! Le souvenir des fautes pèse tant alors ! On a besoin de se réfugier contre soi-même dans l'abîme de l'infinie miséricorde et de se rappeler le mot du Maître : " Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis."

Voilà le cri de l'homme à la veille de la première messe, celui de la faiblesse et des misères humaines. Écoutons maintenant le cri de l'apôtre, celui de l'espérance et de la charité :

" Jusqu'à présent nous avons attendu, nous nous sommes préparés. Le sous-diaconat a été une première grâce bien précieuse et le commencement de ce qui doit être un jour ; mais enfin notre cœur sacerdotal est encore à la recherche de son œuvre. Nous n'avons ni ministère ni apostolat. Où sont nos enfants ? où

(*) Abbé Perreyve, Lettres à un ami d'enfance, année 1866.

fiée et de célébrer la messe pour les vivants et pour les défunts".

Comme s'il lui disait :

"Tu appartiens à tous tes frères sans exception, à ceux qui vivent et à ceux qui sont morts, aux bons et aux méchants, aux heureux et aux misérables, aux amis et aux ennemis. Sois, comme le Christ que tu imoles, à la fois prêtre et victime, dévoué et bon sans mesure. Vis pour tous, dépense-toi pour tous, immole-toi pour tous. Tu n'es plus à toi, tu n'es plus un homme : tu es prêtre, *sacerdos*, la chose sacrée de tous."

Le lendemain, autre honneur, autres joies. Pour la première fois, le nouveau prêtre monte à l'autel. C'est la plus grande fête de sa vie, la plus grande fête pour sa mère. Par quel dévouement, quelles prières, quelles inquiétudes l'a-t-elle conduit à Jésus, ce cher fils, l'abbé de son amour ! Et son enfant ne sait rien de mieux, pour payer sa dette, que de donner à sa mère chérie le Jésus qu'il vient de faire, selon l'étonnante hardiesse du langage de l'Église : *conficere corpus Domini*. Oh ! cette minute où le fils communie la mère ! Qui peut en décrire les sublimes émotions ? Le cœur maternel lui-même s'y trouve impuissant, et il ne sait que dire : "Quel ami que Jésus-Christ, quel rapprochement des cœurs au pied de l'autel, quelles larmes ! Pourquoi faut-il donc redescendre de l'autel sur la terre ? Pourquoi le ciel ne continue-t-il pas ?"

O mère, laisse aller ton fils, il le faut ; il n'est plus à toi, il est l'apôtre de Jésus. Que tes prières et ta sollicitude continuent seulement de l'aider et de le suivre ; ne nourris point d'autres espérances ; ne souhaite même pas de vivre avec lui. Que le Seigneur lui suffise. Ton cœur doit être satisfait. Il nous a plu souvent d'observer les mères des prêtres à cette heure bénie. Les plus simples prennent une élévation de sentiments, une foi, une noblesse d'âme extraordinaires. Toutes ces qualités se trouvent tout d'un coup développées en elles. Ne serait-ce pas le rayonnement sur leur esprit de la grâce du sacerdoce, à la manière de ce parfum versé sur la tête du grand prêtre, et qui, après avoir consacré son front, s'écoulait le long de sa barbe et descendait, pour les embaumer, jusqu'aux franches de son vêtement ?

Aussi ému que la mère, aussi glorieux que le père, un grand ami a quitté avec eux le village pour venir à la fête : c'est le vénérable prêtre qui découvrit un jour la vocation du cher enfant, lui enseigna *rosa* avec tant de patience, paya si généreusement les premiers frais et peut-être, sans le dire, une partie de la pension. Le voilà bien récompensé. Lorsque hier, pendant l'ordination, il a passé à son tour devant le petit enfant de chœur d'autrefois agenouillé pour l'imposition des mains, avec quelle joyeuse fierté ses vieilles mains à lui se sont attardés sur la tête de ce fils bien-aimé ! Celui-ci, à leur contact, a senti que ce n'était point un étranger qui le touchait. Car les choses ont aussi leur langage, et les mains du vieux curé disaient, par leur tremblement d'amour :

"Jeune prêtre, devenu mon frère dans le sacerdoce, après avoir été l'enfant de mes soucis, que le Seigneur soit avec toi !

"Avec toi à l'autel de ta première messe pour accepter tes promesses nuptiales, et répondre à tes serments immortels par cette réprociété d'amour qui dépasse tout amour !

"Avec toi pendant tout ce grand jour pour maintenir dans ton âme le parfum du céleste encens et l'odeur du sacrifice commencé, mais qui, Dieu merci, n'a point de fin !

"Avec toi demain, pour te faire sentir que les joies de Dieu ont quelque chose de la perpétuité future, et qu'à la différence des joies de la terre, on peut les goûter toujours sans les épuiser jamais !

"Avec toi bientôt quand, après les ivresses sacrées, tu sentiras qu'il s'agit d'être prêtre pour les hommes, et que tu descendras du Thabor pour aller à ceux qui souffrent, à ceux qui ignorent, à ceux qui ont faim et soif de la vraie lumière et de la vraie vie !

"Avec toi dans tes chagrins pour te consoler, avec toi dans tes joies pour les sanctifier, avec toi dans tes désirs pour les rendre féconds !

"Avec toi si tu es seul dans la vie, si toute amitié

t'étant ravie, tu ne dois marcher qu'appuyé sur le bras du divin ami !

"Avec toi, jeune prêtre, avec toi vieilli dans les luttes du sacerdoce et dans le service de Dieu et des hommes !

"Avec toi le jour de ta mort, qui ramènera sur tes lèvres, par la main d'un autre, ce même Jésus que tous les matins y porteront tes mains tremblantes !

"Que le Seigneur soit avec toi toujours ! ce sera ci-bas la vie d'un saint prêtre. Un jour, ce sera le ciel."

Chanoine HENRI BOISSONNOT,
lauréat de l'Académie française.

L'ÉGLISE DES ABÉNAKIS

(Voir gravures)

Un grand malheur vient de fondre sur la tribu Abénaquise. L'église catholique, monument de la foi de leurs pères, si précieuse par son cachet d'antiquité, si riche en souvenirs de toutes sortes, disparaissait en un clin d'œil, mardi, le 17 juillet dernier, et n'était plus qu'un monceau de ruines. C'est une perte irréparable qui frappe les pauvres Abénakis au cœur. Aussi, n'entend-on partout que des lamentations, et ces pauvres gens méritent bien les sympathies et la charité générale du public. Ce qui ajoute au malheur et à la tristesse, c'est qu'un grand nombre d'Abénakis sont actuellement aux États-Unis occupés à vendre le produit de leur industrie, de sorte qu'ils sont dans l'impossibilité de voler au secours de ce qu'ils avaient de plus cher au monde.



Rev. M. de Conzague

Les murs en pierre sont encore debout, et on croit qu'ils seront réparables. La sacristie, quoique fort endommagée, est cependant sauvée. Tous les vases sacrés, véritables reliques antiques et d'autant plus précieux qu'ils sont des dons des rois français, les ornements, statues, chandeliers, etc., sont sauvés. Ce qu'on pleure amèrement, ce sont les tableaux de saint François de Sales, patron de la mission, de saint Laurent et de saint Christophe, trois anciennes peintures qui étaient suspendues au-dessus du grand autel et trois tapis d'autel, l'un représentant le Saint Sacrement entouré de pots de fleurs, le tout brodé en laine sur soie, par les mains royales, par Mme de Maintenon et les princesses de la cour de Louis XIV. Ces présents inestimables sont disparus pour jamais, et jamais aussi l'Abénakis ne l'oubliera.

La tribu Abénaquise, originaire du Maine, émigra au Canada vers la fin du 17^{me} siècle ; elle rendit de grands services à la Nouvelle-France en servant avec

fidélité les intérêts de la religion et de la patrie naissante. La Monongahéla, Oswégo, Carillon, Montmorency, Châteauguay, furent autant de théâtres où les Abénakis se distinguèrent par leur bravoure, leur adresse, et surtout leur fidélité à servir la bonne cause, à défendre le bon droit. Des qualités aussi hautes méritaient la protection, c'est pourquoi les RR. Pères Jésuites qui, par leur zèle et leur douceur d'apôtres, avaient réussi à s'attacher ces cœurs farouches, tentèrent de former une mission à Sillery, Québec, puis plus tard sur les bords de la rivière Chaudière, finirent par les rassembler sur les bords de la rivière Saint François où le Rév. Père Jacques Bigaud, S.J. obtint de Mme Veuve Jean Grenier, seigneuresse de Saint-François, la réserve qu'ils occupent aujourd'hui. La première église fut bâtie en 1701 et fut détruite en 1759 par les troupes du major Rogers, qui mirent le feu au village. La menuiserie fut construite immédiatement et brûla accidentellement en 1816. Alors MM. Jacques Papineau et Noël-Laurent Amiot, missionnaires, travaillèrent activement à élever une église à leurs ouailles. Comme pour les deux premières, il fallait compter sur la bonne volonté des sauvages et la charité publique. Grâce au dévouement de la famille Gill, alors et toujours influente chez les Canadiens et les Abénakis, en 1828 une belle église en pierre était livrée au culte, c'est l'église que nous pleurons aujourd'hui.

Les Abénakis aimaient leur église et les sacrifices qu'ils s'imposaient tous les ans pour son entretien et son embellissement étaient une preuve palpable qu'ils lui avaient voué leur cœur depuis longtemps. Voilà quatre années qu'ils ont un prêtre résident et leur foi généreuse avait trouvé moyen de restaurer et l'intérieur de l'Église et la sacristie au montant de plus de mille dollars.

Il ne restait qu'à doubler la voûte et les Abénakis possédaient un des plus beaux temples du diocèse de Nicolet, et peut-être le plus précieux par les antiquités. Un presbytère dont les fondations furent jetées au printemps de 1899, n'est pas encore fini, faute de moyens. \$1,365 sont déjà payées, et voici que la Providence demande qu'il serve de temple où la Majesté de Dieu demeurera pendant un temps indéterminé. Les pertes sont estimées à \$8,000 sans assurances.

Craignons et bénissons la main Toute-Puissante qui frappe. Compatissons au sort des malheureux, et attirons sur nous les bénédictions du Ciel par nos bonnes œuvres et notre Charité.

L.-N. VAILLEUX.

LE BON COMTE ET SA FILLE

(ROMANCIER)

A pas lents le vieux comte allait,
Le cœur tout gonflé d'amertume,
Roulant les grains d'un chapelet
Dans ses doigts, selon sa coutume.

Il allait, disant son tourment,
Avec des pleurs sous les paupières,
Si tristement, si tristement
Qu'il aurait attendri les pierres.

"Ma fille, vous étiez déjà
En âge d'être mariée,
Quand la pauvreté m'affligea ;
Depuis, nul ne vous a priée !

"Ma fille, l'on te dit encor
Plus belle que ne fût ta mère,
Mais, las ! point de château ni d'or
A te donner, ô peine amère !

"Non, je n'ai pas trouvé l'époux
Que votre fierté se propose,
Mais, bon père, rassurez vous,
La pauvreté n'en est pas cause.

"Si je c'étais, sous votre honneur,
Une âme vile de servante,
Vous seriez si pauvre, seigneur
Qu'il faut trait m'enterrer vivante.

"Mais il est riche, celui-ci
Dont la fille est sage et fidèle ;
Séchez donc vos pleurs ! Dieu merci,
Vous êtes riche, je suis telle.

"Et que le comte ni l'enfant
Ne tienne à gloire de me prondre,
N'importe ! Il reste le couvent,
Père,—où vous aurez Dieu pour gendre !

AUGUSTE DORCHAIN

NOS FLEURS CANADIENNES

LES CONIFÈRES DU CANADA.—LES SAPINS

Le sapin baumier ou sapin blanc (*abies balsamea*) est souvent utilisé dans la culture ornementale.

La térébenthine qu'il produit porte en Europe le nom de *Baume du Canada* ou *Baume de Gilead*.

Provancher dit que le bois du sapin est employé dans la confection des instruments de musique, violons, guitares, etc., parce qu'il favorise la sonorité.

On assure encore que ce bois se conserve très bien dans l'eau. "C'est avec du sapin que les Hollandais ont construit leurs fameuses digues qui les préservent de l'invasion de l'océan.

C'est à ce genre de plantes qu'appartient le *cedre du Liban*, dont nos lecteurs ont sans doute rencontré le nom bien des fois dans la Bible ou l'Histoire Sainte.

Le sapin d'Amérique ou sapin rouge (*abies americana*) est de taille plus élevé que le précédent. C'est de lui probablement que Bernardin de Saint-Pierre a dit :

"Le sapin s'élève dans les forêts du nord, comme une haute pyramide d'un vert sombre et immobile."

Enfin, au jour de *Pâques fleuries*, le dimanche des



Fleur pistillée du sapin

Rameaux, il fournit, en ce pays, ses branches odorantes aux fidèles qui les font bénir et les conservent précieusement.

La gomme de sapin a la réputation de hâter la guérison des plaies à l'extérieur et de guérir les rhumes à l'intérieur, lorsqu'on la prend en sirop.

E.-Z. MASSICOTTE.

LES PRÉSIDENTS DES ÉTATS-UNIS

Au moment où la lutte électorale pour la nomination du Président de la République va battre son plein aux États-Unis, il n'est peut-être pas hors de propos de donner la série des présidents qui se sont succédé depuis cent soixante-huit ans dans cette République modèle au nombre de vingt-cinq, dont six ont présidé deux fois successivement et un, "Grover Cleveland", a présidé deux autres fois en 1885 et 1893 ; ses deux successeurs et lui, sont encore vivants :

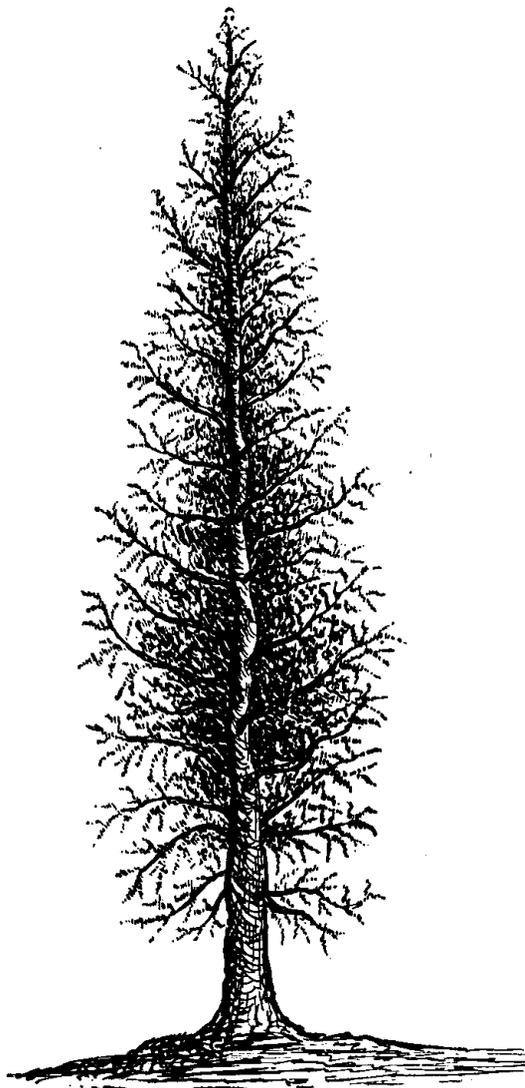
1^{er} GEORGES WASHINGTON, fondateur de la République des États-Unis, né le 22 février 1752, à Bridge-Creek (Virginie), fut élu le 30 avril 1789 et réélu en 1793, pour quatre nouvelles années, la présidence ne durant que quatre ans, et mourut le 14 décembre 1799

regardé comme un des hommes les plus probes et les plus sages qui aient gouverné une nation.

2^o. JOHN ADAMS, né le 30 octobre 1735, dans le Massachussets, élu le 4 mars 1797, était venu à Paris avec Franklin afin de demander des secours pour l'indépendance des États-Unis, siégea quatre ans et mourut le 4 juillet 1826.

3^o. THOMAS JEFFERSON, né le 2 avril 1743, à Schadwell (Virginie), envoyé en France comme adjoint à Franklin, devint vice-président en 1797, président le 4 mars 1801, fut réélu en 1805 et resta ainsi huit ans à la tête de l'administration ; il réunit la Louisiane aux États-Unis, fut à la fois législateur, philosophe, diplomate, financier et grand homme d'État. Il mourut pauvre, le même jour que son prédécesseur, 4 juillet 1826.

4^o. JAMES MADISON, né le 16 mars 1751, à Montpelier (Virginie), se fit connaître en 1784 en combattant le bill qui voulait établir une religion dominante aux États-Unis et qui fut remplacé par la *déclaration*



Sapin baumier

de la liberté religieuse, il participa en 1786 à la rédaction de la Constitution ; élu président le 4 mars 1809, il fit déclarer par le Congrès en 1812 la guerre à l'Angleterre ; réélu en 1813, il continua la guerre avec succès, et par le traité du 24 décembre 1814 fixa la limite septentrionale des États-Unis au lac Hudson et au lac Supérieur. Il protégea les sciences, se retira dans son pays natal en 1817 et mourut le 28 juin 1836. Plus de vingt villes ou comtés des États-Unis ont pris le nom de Madison en l'honneur de l'ancien président.

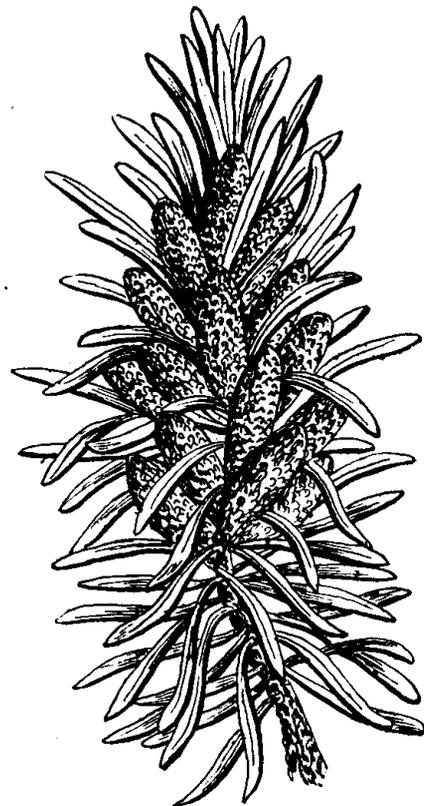
5^o. JAMES MONROE, né le 2 avril 1759, à Monroe's Creek, en Virginie, se rendit à l'armée comme volontaire au moment de la Révolution, fut nommé colonel par Washington après s'être distingué à la bataille de Brandywine, fut député au Congrès, et en 1794 nommé ministre plénipotentiaire près de la République française, fut gouverneur de la Virginie sous le président Jefferson et coopéra au traité par lequel les États-Unis obtinrent la Louisiane. En 1814, il commandait en chef les forces américaines contre les An-

glais. Élu président le 4 mars 1821, et après sa présidence de huit ans, il se retira dans la Virginie et travailla à la réforme de la constitution de cet État. Plusieurs villes des États-Unis portent son nom.

6^o. JOHN QUINCY ADAMS, né le 11 juillet 1767, dans le Massachussets, était le fils de John Adams, deuxième président des États-Unis, fut élu le 4 mars 1825, professa comme son père des opinions modérées, siégea quatre ans et mourut le 24 février 1848. Plusieurs villes et comtés portent le nom d'Adams en l'honneur des deux présidents.

7^o. ANDREW JACKSON, général, né le 15 mars 1767, dans la Caroline du Sud, fut élu le 4 mars 1829, et réélu quatre ans après, se retira après ses huit années de présidence sans avoir rien fait de remarquable (sinon que sous lui la suppression de la banque Nationale ruina le crédit public) ; il mourut le 8 juin 1865.

8^o. MARTIN VAN BUREN, né le 5 décembre 1782, à Kinderhook, dans le comté de Colombie, État de New-York, descendant de colons hollandais ; sénateur en 1812, il fut nommé administrateur de l'État de New-York en 1815 ; il fut l'adversaire de la banque des États-Unis et l'un des promoteurs de la guerre



Rameau de sapin chargé de fleurs à étamines

avec l'Angleterre ; gouverneur de New-York en 1816, secrétaire de l'État du général Jackson, ambassadeur à Londres, vice-président de la République et élu président le 4 mars 1837 ; il ne put obtenir la séparation entre les finances de l'État et les banques, et le déficit causé par la crise commerciale ainsi que les démêlés nés de la question des frontières du Canada et du droit de visite, le forcèrent de recourir à des emprunts, et il fut déconsidéré, ne fut pas réélu et se retira à Linden-Wold, État de New-York, où il mourut le 27 décembre 1862.

9^o. WILLIAM H. HARRISON, né le 9 février 1773, dans la Virginie, appartenait au parti Whig et avait été aide-de-camp du général Wayne, vice-gouverneur de l'Indiana et député de cet État au Congrès, commanda en chef toutes les forces américaines, battit les Indiens, reprit aux Anglais les places du Cleveland, Détroit, Chicago, pénétra dans le Haut-Canada, y battit le général Proctor en 1813, rétablit les affaires dans le Bas-Canada, donna sa démission en 1814, parce qu'on l'enlevait au théâtre de ses exploits et remplait les modestes fonctions de greffier. Ses amis qui voulaient le porter à la présidence en 1837 n'y réussirent qu'en 1841, où il fut élu le 4 mars ; il ne présida qu'un mois, car il mourut le 4 avril suivant.

100. JOHN TYLOR, né le 20 mars 1790, dans le comté de Charles City (Virginie), fils d'un planteur, fit partie de la Chambre des Représentants en 1816; fut gouverneur de la Virginie et deux fois sénateur en 1827 et 1836, et élu président le 5 avril 1841 : il se montra l'adversaire des mesures réclamées par les whigs, la restauration de la Banque Nationale et la répartition du produit de la vente des terres de l'Union aux Etats particuliers. Le Congrès ayant voté l'établissement d'une nouvelle banque, M. Tylor y mit son veto et provoqua un soulèvement, il fut brûlé en effigie ; son ministère donna sa démission, mais lui fit constamment échec à la majorité whig de l'Assemblée.

Le 29 août 1842, il conclut un traité avec l'Angleterre pour la régularisation des frontières, l'abolition de la traite des esclaves et l'extradition des malfaiteurs. Il ajouta aux Etats-Unis le Texas et les Etats indépendants de l'Iowa et de la Floride. Il tenta vainement de se faire réélire contre ses concurrents, Van Buren candidat des whigs et des démocrates dit *free-soilers*, et Polk, candidat du reste de la démocratie. Il se retira dans ses domaines de la Virginie et ne reparut plus sur la scène politique avant l'époque de la séparation des Etats du Sud. Elu président de la Convention pacifique ouverte à Washington le 13 février 1861, il finit par céder à l'influence des sécessionnistes et par passer à leur parti. Il mourut le 26 janvier 1862.

110. JAMES KNOX POLK, né le 2 novembre en 1795, candidat des démocrates, était propriétaire dans la Caroline du Nord son pays natal, fut élu le 4 mars 1843 et garda la présidence quatre ans. Il eut pour parent Léonidas Polk, évêque et général américain confédéré, d'abord sous-lieutenant d'artillerie à vingt et un ans en 1827, démissionna peu après, étudia la théologie, fut ordonné diacre dans l'église épiscopale en 1830, et de 1831 à 1838 alla catéchiser les tribus autochtones de l'Arkansas, devint en 1841 évêque de la Louisiane, résident à la Fourche où il avait des plantations. La guerre civile réveilla ses instincts belliqueux, et il accepta en 1861 le grade de major général et fut tué sur le champ de bataille en 1862. Le président Polk, d'abord simple ouvrier sellier, puis avocat dans le Tennessee fut député au Congrès en 1825, président de la Chambre des Représentants et de là parvint à la première magistrature de l'Union. D'un jugement solide et d'un caractère énergique, il accomplit l'annexion du Texas, en 1845, termina par un traité le différend survenu avec l'Angleterre au sujet de l'Oregon 1846, entreprit contre le Mexique une guerre qui donna à sa patrie les riches et vastes territoires du Nouveau Mexique et de la Californie 1847, et fit des traités de commerce avec les puissances de l'Amérique et de l'Europe. A peine de retour, en retraite dans le Tennessee (Etat qui forme depuis 1857 le diocèse de Nashville) et où se trouve (d'un prénom du président Polk) la cité de Knoxville, il mourut le 15 juin 1849.

120. ZACHARIE TAYLOR, né le 24 novembre 1790, dans la Virginie, gagna lentement son grade de général, combattit d'abord les Indiens dans les marais de la Floride et les déserts de l'Ouest, commanda un corps d'observation en 1846, dans la guerre du Mexique, sur les bords du Rio Grande del Norte, frontière du Texas et du Mexique, détruisit deux armées mexicaines, s'empara de Matamoras et de Monterey et détruisit à Buenavista près de Saltillo, en 1847, une armée commandée par le dictateur Santa Anna en personne. Devenu ainsi l'objet de l'enthousiasme universel, il fut élu président en 1848 et entra en fonction le 4 mars 1849, mais la mort l'enleva seize mois après son entrée en exercice, le 9 juillet 1850, sans avoir pu rien faire d'important. Ses manières militaires et son caractère résolu, l'avaient fait surnommer "Rough and Ready." (Brusque et toujours prêt.)

130. MILLARD FILLMORE, né le 7 mai 1800, à Summa-Hill dans l'Etat de New-York, d'une famille anglaise sans fortune, fut envoyé tout jeune dans le comté de Livingstone qui était alors un pays presque sauvage pour y apprendre le métier de drapier ; à dix-neuf ans, il connut un homme de loi, M. Wood, qui le prit pour copiste et le fit étudier ; en 1829, il

commençait sa carrière politique, fut nommé représentant du comté d'Erie à la Législature de New-York, entra dans le parti whig et se fit l'organe des hautes classes financières et manufacturières de l'Union. En 1832, il fut nommé membre du Congrès, fut élu contrôleur de l'Etat de New-York en 1847 et nommé vice-président des Etats-Unis. La mort inattendue du général Taylor l'éleva à la présidence le 10 juillet 1850 ; il fit preuve, durant sa magistrature qui ne dura que deux ans et huit mois, d'habileté, de modération de probité. Il mourut le 3 mars 1874.

140. FRANKLIN PIERCE, né le 25 novembre 1804 à Hillsborough (Etat du New-Hampshire), fils du général Benjamin Pierce et général lui-même fut élève à seize ans du collège Bowdoin à Brunswick (Maine) et en 1824 alla étudier le droit à Northampton (Massachusetts). Avocat en 1827, il fut envoyé au Congrès en 1855 et se fit remarquer par sa parole claire et concise ramenant toutes les discussions au respect des principes démocratiques de la Constitution. En 1837, il fut membre du Sénat et démissionna en 1842 pour s'occuper de l'éducation de ses enfants ; marié en 1834 à la fille d'un pauvre ministre protestant, et son père ne lui ayant laissé qu'un médiocre héritage, il reprit sa profession d'avocat à Concordia dans le New-Hampshire. Il refusa la charge d'attorney général, la plus haute magistrature judiciaire d'Amérique, que lui offrait le président Polk. Mais lors de la déclaration de guerre au Mexique en 1847, il quitta sa famille et sa profession pour s'enrôler, devint colonel et brigadier général dans l'affaire de la Vera-Cruz, fut blessé et continua le combat avec succès. Après la guerre, il revint prendre sa place au barreau de Concordia. En 1850, il présida l'Assemblée chargée de la révision de la Constitution au New-Hampshire. Porté à la présidence par tous les Etats, malgré son refus, et avec l'opposition que le parti whig lui fit en proposant le général Scott, Pierce l'emporta à une grande majorité, et il prit possession du gouvernement le 4 mars 1853.

Son administration fut signalée par des démêlés avec presque tous les pays : avec le Mexique, au sujet des frontières ; avec l'Espagne au sujet de Cuba ; avec l'Angleterre, au sujet du traité de Clayton-Bulwer ; avec le Danemark, au sujet du péage du Sund ; avec tout l'ancien monde, au sujet des prétentions de la doctrine Monroe ; puis par les expéditions en Chine ; par le libre accès de deux ports au Japon ; au dedans, par le développement extraordinaire de la secte des Mormons qui se firent annexer à l'Union comme territoire. Le renouvellement de sa candidature échoua en 1856, il se retira et lors de la Sécession des Etats du Sud, il fit accepter par le Sénat des mesures sévères contre les complices du parti séparatiste en 1861. Il mourut le 8 octobre 1869.

M. CH. D'AGRIGENTE.

Chanoine d'Agrigente, vicaire-général
Villeurbannes, (Rhône) France.

(Lz fin au prochain numéro)

LES DEUX CŒURS

Le cœur que tu m'avais donné,
Ma douce amie, en gage,
Ne l'ai perdu ni détourné.
Ni mis à fol usage ;
L'ai mêlé tant et tant au mien
Que ne sais plus quel est le tien.

Pourquoi vouloir les diviser ?
A ce penser je tremble ;
Sans efforts pourrait-on briser
Le nœud qui les rassemble ?
Il faudrait déchirer le mien,
Hélas ! peut-être aussi le tien.

A les séparer désormais
Nous souffririons l'un l'autre ;
Laissons-les unis pour jamais,
Ce destin est le nôtre ;
Ne cherchons plus quel est le tien,
Ne cherchons plus quel est le mien.

HIPPOLYTE LUCAS.

NOTES HISTORIQUES

LA MISSION D'OKA

D'après La Potherie, presque un contemporain, la mission de la Montagne et celle du Sault-au-Récollet furent fondées par M. de Belmont et à ses frais (*Cor. Gén.*, VII, 205).

Les sauvages Algonquins de M. d'Urfé n'arrivèrent pas à Sainte-Anne du bout de l'île en 1704, puisque ce missionnaire laissa cette paroisse en 1687 ; ils y furent établis très certainement avant cette année là. (Voir registre d'Urfé au presbytère de Lachine ; *l'Echo du cabinet de Lecture*, 1866, p. 81.)

Parmi les sauvages de M. de Breslay à l'île-aux-Tourtes, on comptait non seulement des "Nipissings," mais aussi des Algonquins. (*Registres de Ste-Anne ; Répertoire du Clergé Canadien*, 77).

Les sauvages de l'île-aux-Tourtes venaient non pas du Sault-au-Récollet ou de la Montagne, mais "des terres." (*Registres de Ste-Anne du 29 juillet et du 19 octobre 1705 ; Cor. Gén.* XXII, 99, 242 ; *Lake St-Louis*, 163 172 ; *Supplément*, 19-20).

Enfin, la mission de l'île-aux-Tourtes cessa d'exister en 1726 et non en 1721 (*Archives de Québec, rapport de M. Langelier*, 210 ; *Cor. Gén.* XLIX, 84 ; *Registres de Ste-Anne*).—D. S.

UN DUEL DE SIR JOHN-A. MACDONALD

On a parlé, à maintes reprises, du duel de sir John-A. Macdonald avec le député W.-H. Blake. *Duel* n'est pas le mot, puisque toute l'affaire se borna à l'envoi d'un cartel. C'était pendant la session de 1849. Le parlement siégeait à Montréal. Sir L.-H. Lafontaine venait de proposer son fameux *bill d'indemnité*. On sait quel violent débat occasionna ce projet de loi.

Au cours de la discussion, sir Allan McNab s'étant servi, à l'égard de ses adversaires, de l'épithète de rebelles, M. Blake releva le mot et prétendit qu'il s'appliquait parfaitement aux torys. "On peut, disait-il, être rebelle de deux manières, on peut être rebelle à son pays et, comme vous êtes rebelles à ses désirs les plus légitimes, vous êtes les vrais rebelles."

Laissons Gérin-Lajoie raconter ce qui s'en suit :

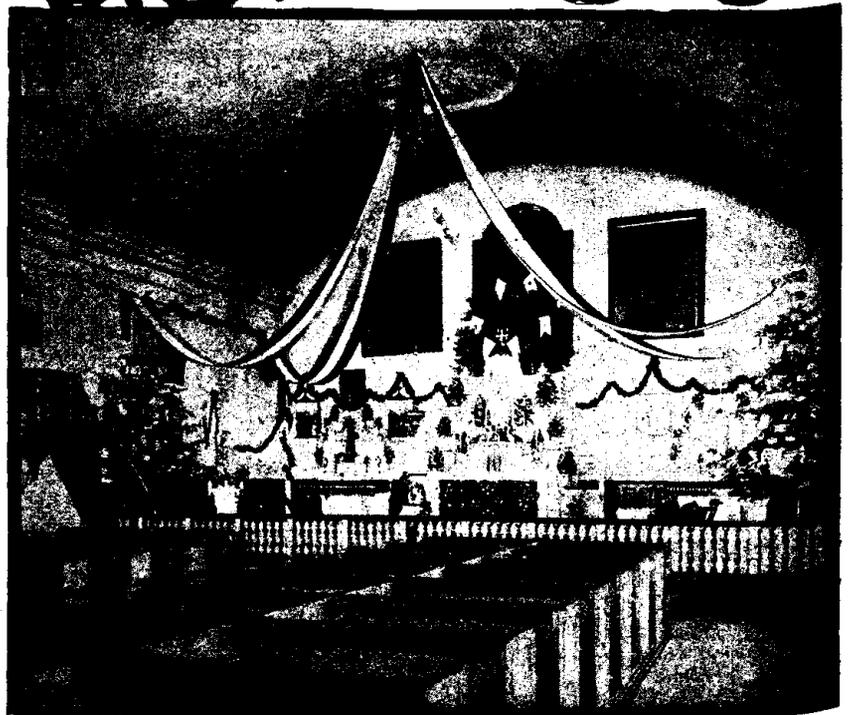
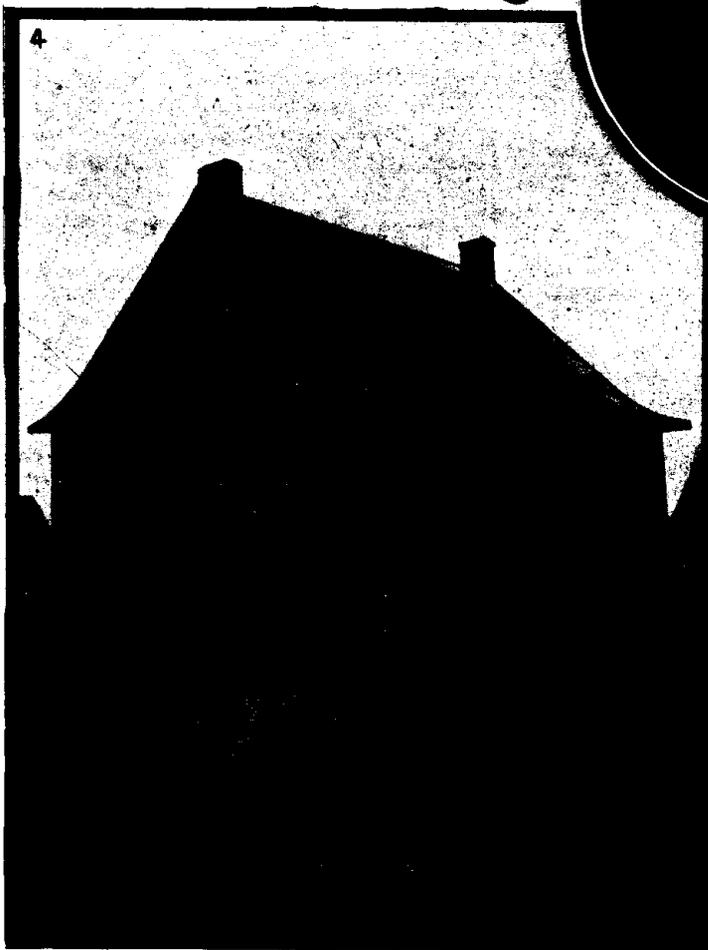
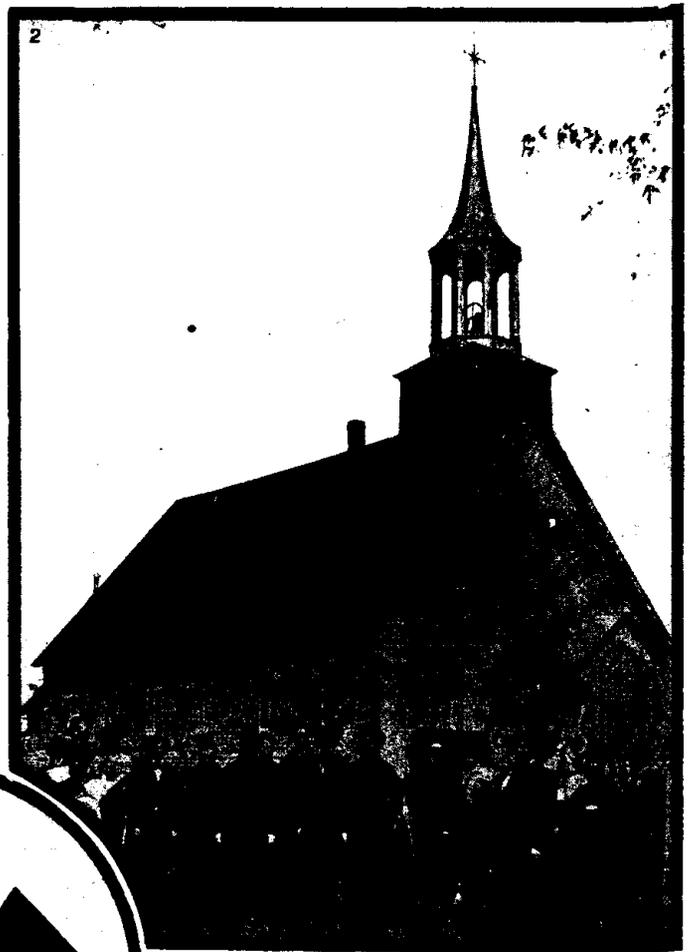
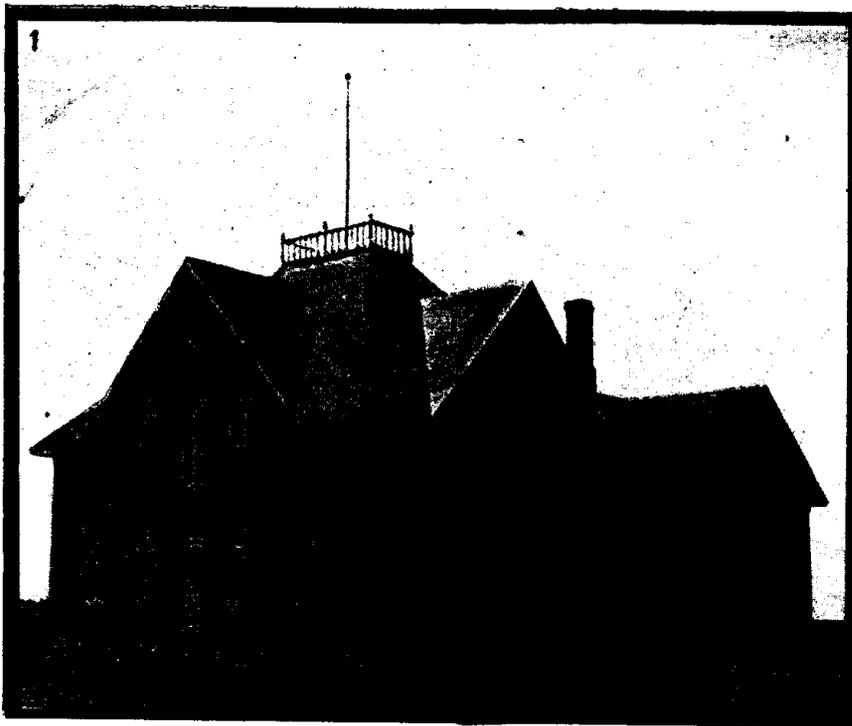
A ces mots prononcés avec une force dont il est impossible de donner l'idée, les députés torys bondirent de rage. Les uns vociféraient, d'autres montraient le poing. Sir Allan McNab apostropha vivement M. Blake et lui demanda de retirer ces paroles ou qu'il l'en tiendrait responsable.

—Jamais, s'écria M. Blake.

Alors la foule qui encombraient les galeries commença à s'agiter, les uns applaudissant, les autres sifflant ; bientôt des coups de poing et de bâton s'échangèrent au milieu d'un tumulte indescriptible. L'Orateur ordonna de faire évacuer les galeries, malgré l'opposition de certains députés, tandis que d'autres insistaient pour que cela se fit. Le sergent-d'armes se mit en frais d'exécuter l'ordre de l'Orateur ; mais le tumulte était à son comble. Les députés quittèrent leurs sièges, et les dames qui assistaient à la séance vinrent se réfugier dans l'enceinte des délibérations. Enfin, l'ordre s'exécuta ; peu à peu la foule sortit des galeries, et les vociférations ne se firent plus entendre que dans les couloirs et les vestibules. La Chambre continua à siéger à huis clos.

Le lendemain, M. Blake reprit son discours où il l'avait laissé la veille, et continua à accabler ses adversaires de sarcasmes et d'invectives.

M. Robinson lui répondit avec modération, après quoi M. Merritt fit, dans le sens ministériel, un discours plein de logique et de bons sens. Tout à coup, sans qu'il y eût le moindre tumulte, l'Orateur ordonna de faire évacuer les galeries, et la Chambre continua de siéger à huis clos. On apprit bientôt la raison de cette mesure. Un cartel avait été envoyé à M. Blake par John-A. Macdonald, et un duel allait avoir lieu, si la Chambre ne s'interposait immédiatement. L'Orateur envoya le sergent d'armes avec la masse à la demeure de M. Blake et à celle de M. Macdonald, leur enjoignant de comparaître immédiatement à leurs places. M. Macdonald comparut et déclara qu'il serait à son siège à la séance suivante, et que dans l'intervalle aucune rencontre n'aurait lieu. M. Blake ne put être trouvé ce jour-là, mais il fit son apparition peu de temps après, et l'affaire en resta là.—R...



1. Le nouveau presbytère, bâti en 1899.—2. L'antique église des Abénakis avant le 17 juillet 1900.—3. L'église après sa destruction par la foudre le 17 juillet 1900.—4. Le vieux presbytère bâti en 1847 et démoli en 1899.—5. L'intérieur de l'église

DESTRUCTION DE L'ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS DE PIERREVILLE PAR LA Foudre

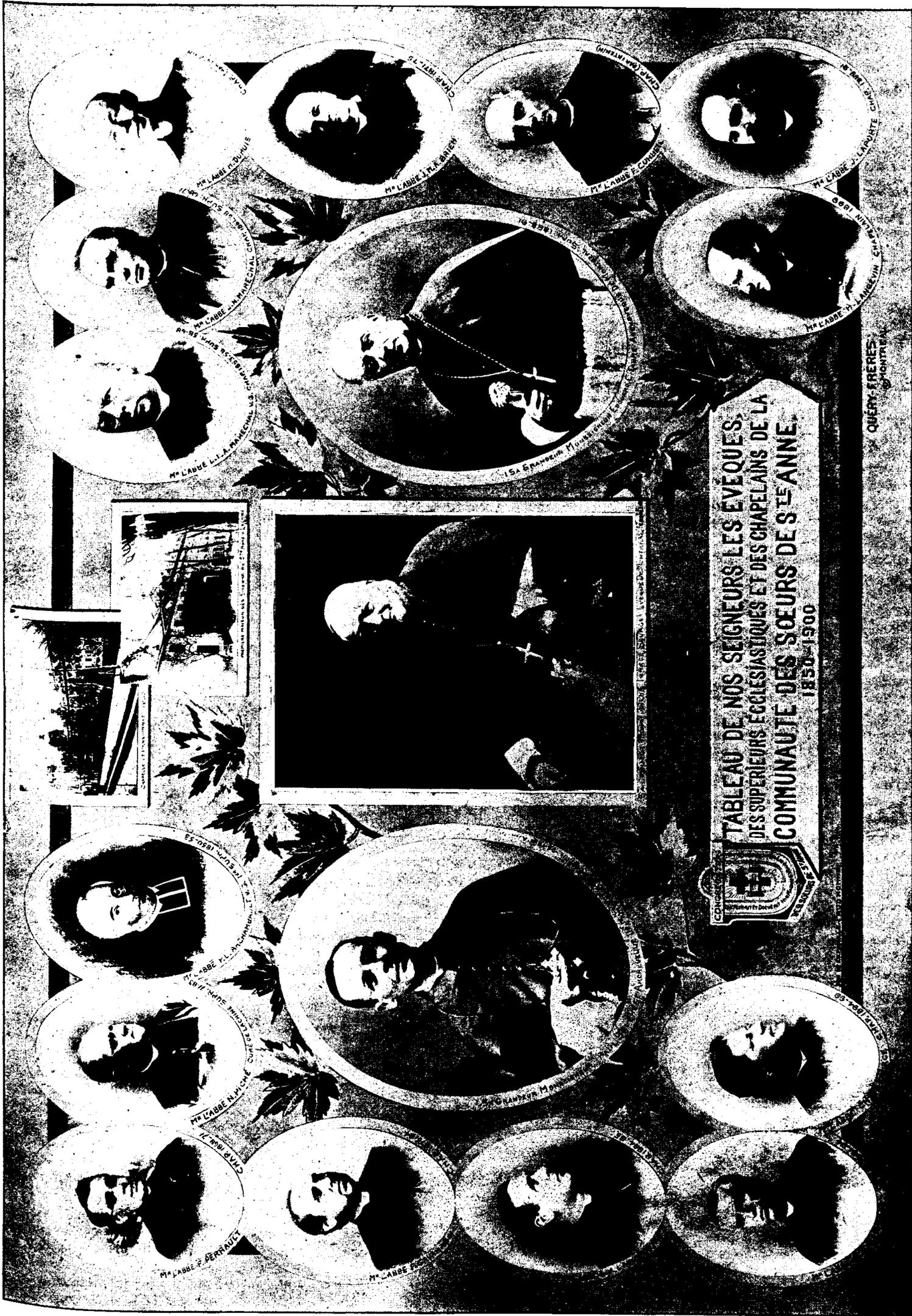



TABLEAU DE NOS SEIGNEURS LES EVEQUES,
DES SUPERIEURS ECCLESIASTIQUES ET DES CHAPELAINS DE LA
COMMUNAUTE DES SOEURS DE SAINTE-ANNE
 1850-1900

QUERY-FRERES
 MONTREAL

LE 50^{me} ANNIVERSAIRE DE FONDATION DES SOEURS DE SAINTE-ANNE

PAGES ÉTRANGÈRES

SUR LE CHEMIN DE LOURDES

Les pèlerins d'Amour, étranges pèlerins,
Deux à deux, seulement, suivent la même voie,
Vers le but éternel où leur Foi les envoie ;
Et le même rosaire, à leurs doigts, met ses grains.

D'un calice pareil ils ont vêtu leurs reins
Toute douleur à deux leur était une joie,
Et le Rêve infini qui, dans leurs yeux, flamboie,
Y met du monde entier les mépris souverains.

Jaloux du mal commun, épris de leur supplice,
Devant le même autel, c'est au même calice
Qu'ils boivent les baisers et les pleurs tour à tour.

Le miracle sublime où le ciel les convie,
C'est d'enfermer l'Éternité dans cette vie...
O mon Âme, suivons les pèlerins d'Amour !

ARMAND SYLVESTRE.

LE CHANT DE LA FORET

M. Maurice Jókai, dont les littérateurs français viennent de fêter la venue à Paris, est l'écrivain le plus populaire de la Hongrie. Ses romans sont tous inspirés par un grand amour du pays natal.

Nous détachons de son œuvre ce court récit d'un magnifique souffle épique, dont la traduction est due au distingué académicien, M. E. Horn.

Un jour, je fus saisi par le désespoir. Je ne sais vraiment pas ce que m'avaient fait alors les hommes, le monde, la nature tout entière. Quoi qu'il en soit, je me trouvais dans cet état où l'on souhaite qu'un génie malfaisant fasse tomber les étoiles, que la terre s'entr'ouvre et vous anéantisse, comme si le bras de la pompe n'est pas assez haut pour qu'on s'y pendre, sans demander pour cela les cornes de la lune !

Si je me souviens bien, je devais quelques centaines de florins à mes créanciers, quelque roman à mon éditeur, et je ne savais comment tenir mes engagements : c'était là tout mon mal. Oh ! il en est de même chez les autres ; n'allez pas croire que la sombre colère des imitateurs de Byron soit causée par la perte de leur foi dans l'humanité. Non ; tout au plus la semelle de leurs souliers est usée, et ils se disent que leur cordonnier ne sera pas assez humain, assez patriote, assez chrétien et assez éclairé pour ressemeler leurs souliers dans l'espoir d'une récompense dans un monde meilleur.

Je fais une exception pour ces êtres qui haïssent le monde parce qu'ils souffrent de maladies de foie. Ils ont raison d'en vouloir à l'humanité, car l'homme malade considère tout homme bien portant comme un usurpateur qui a trouvé la santé qu'il avait perdue.

Ma bile ne me tourmentait pas, et cependant je trouvais le monde affreux, détestable. Pourquoi les grenouilles et les arbres sont-ils verts ? pourquoi l'encre est-elle si noire, le papier si blanc ? pourquoi les arbres ne sont-ils pas plutôt noirs, les grenouilles blanches et les hommes verts ?

Comment deux fous peuvent-ils rire en se rencontrant ? Comment peut-on lire un journal dans lequel on écrit tant de stupidités ?

Plongé dans ces sombres pensées, je parcourais la forêt ; je me sentais soulagé quand j'apercevais un gros champignon qui s'étalait à mes pieds et que j'écrasais. Ah ! Il m'était doux de me venger du sort sur un de ses préférés, car le champignon n'est-il pas enfant du bonheur ? Il vient de rien, il pousse au hasard, et j'éprouvais un certain soulagement à humilier en lui le bonheur arrogant.

Je poursuivais ma promenade, lorsqu'un chant fort doux frappa mon oreille. Je ne voulais pas l'entendre ; cependant les paroles : *Isten aldd meg a magyart*, (*) m'étaient trop familières pour ne pas s'imposer à mon

(*) Dieu bénit les Hongrois.

attention. Cet hymne est une bien belle chose pour ceux qui aiment la patrie, les sentiments élevés, les nobles pensées. Les chanteurs pouvaient continuer indéfiniment à chanter ; je n'étais pas disposé à les accompagner. Le chant ne cessait pas, au contraire ; il continuait toujours plus puissant, comme s'il n'eût pas dû finir. Les chanteurs semblaient ne devoir jamais s'arrêter. Je réfléchis longtemps avant de décider si, pour éviter ces importuns, je traverserais le taillis au risque d'y laisser des lambeaux de mes vêtements, ou si, choisissant le chemin le plus court, je ne passerais pas devant eux pour troubler leur plaisir par la vue de ma figure sombre.

Les sentiments dont j'étais oppressé me firent choisir ce dernier moyen. Je contournai le massif qui me séparait des chanteurs, et je me trouvai dans une clairière au milieu de laquelle se dressait un grand hêtre. A l'ombre de cet arbre, douze jeunes garçons étaient assis sur l'herbe.

C'étaient eux qui chantaient l'hymne national, et tous les douze étaient... aveugles.

Tous, pauvres orphelins, qui ne voyaient ni le ciel ni la terre.

Les yeux fermés, mais le visage tourné vers le firmament, ils chantaient avec tant d'enthousiasme : *Isten aldd meg a magyart*, que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Si pour vous la patrie est un nom sacré, si votre cœur se réjouit à la pensée de l'avenir, si de vos lèvres sort une bénédiction pour la nation, pour l'humanité, pour le Créateur, que dois-je dire, moi, à qui Dieu a donné tout ce qui justifie la joie et l'espérance !

Je restai longtemps à écouter le chœur dans la forêt. Quand les jeunes garçons eurent fini, ils se levèrent et jouèrent à colin-maillard sans se faire bander les yeux, en courant gaiement d'un arbre à l'autre. Ils se répandirent ensuite dans la clairière, cueillant des fleurs, faisant des bouquets et des couronnes. C'était un touchant spectacle. Puis ils se réunirent pour chanter un chœur qui louait tout ce que la vie a de beau : le ciel bleu, la jeunesse, l'amour et le Dieu qui bénit.

Je m'aperçus que j'avais joint les mains.

« Pardonne-moi, ô mon Dieu ! murmurai-je ; jusqu'à présent, je ne t'avais pas vu. »

Mon désespoir avait disparu. Je rejetai bien loin, dans un buisson, ma haine contre l'humanité, et je ne dirai même pas où, de crainte qu'un fou ne veuille aller la chercher.

Je rentrai chez moi, et je me mis à l'ouvrage : mes créanciers et mon éditeur furent satisfaits. Depuis, ni le désespoir ni la douleur ne m'ont abattu.

Et encore aujourd'hui, quoique mon cœur soit guéri, lorsque je traverse la forêt et que le hasard me ramène auprès du grand hêtre, je me souviens de la scène touchante, et, si une pensée douloureuse m'obsède, elle disparaît toujours à cet endroit.

Traduit du hongrois, par E. HORN,
lauréat de l'Académie française

LE CRUCIFIX

LÉGENDE MAGYARE

Quand Rakozzy eut été obligé de renoncer à la lutte, les troupes qui avaient combattu sous ses ordres se dispersèrent. En très grand nombre, les soldats rentrèrent dans leurs foyers ; mais cette solution pacifique ne fut pas du goût du caporal Rajno. Il s'était jusqu'alors distingué par la hardiesse de ses entreprises et un peu aussi par la cruauté des représailles qu'il exerçait.

Il se retira dans les défilés des Karpathes, où quelques soldats sur lesquels il exerçait un certain ascendant le suivirent. L'inaction est mauvaise conseillère ; ce fut elle qui poussa le caporal Rajno à accep-

ter le commandement d'une horde de bandits qui lui avaient spontanément offert de devenir leur chef.

Bientôt les routes n'offrirent plus aucune sécurité, et des caravanes de dix et même de vingt marchands se rendant à la foire de Nagy-Szombat furent exposées aux plus grands dangers, car la troupe du caporal Rajno comportait autant de soldats que l'armée d'un petit duché allemand.

Un jour, elle attaqua une nombreuse caravane qui revenait de Nagy-Szombat ; les marchands se défendirent avec courage, mais ils avaient affaire à forte partie, et tous succombèrent. Une semaine s'était à peine écoulée, que les bandits revinrent au même endroit pour y épier une nouvelle caravane. Les corps de leurs victimes avaient été enlevés, mais une croix avait été taillée dans un chêne qui se trouvait là ; elle était destinée à rappeler la triste fin des voyageurs et aussi à solliciter une prière pour leur repos éternel.

Le dernier compagnon admis par Rajno dans sa bande était un tout jeune homme, égaré là sans doute, mais dont l'âme était pure encore, et dont les mains n'étaient pas souillées par le sang.

— Chef, dit-il en désignant le chêne, voyez, il y a un crucifix dans l'arbre ! Eloignons-nous d'ici, n'attaquons pas la caravane devant l'image de Jésus.

— Comment ! gronda le caporal Rajno, tu as peur d'un crucifix ! qui es-tu donc ! Que viens-tu faire parmi nous ?

Le jeune garçon, tout honteux, baissa les yeux et dit :

— Ne vous fâchez pas, chef ; je vous prouverai que je ne suis pas un lâche.

— Eh bien, si tu n'es pas un lâche, répliqua Rajno, tranche la tête du Christ qui est sur cette croix, pour qu'elle n'effraye plus ici ni toi, ni d'autre.

L'effroi se peignit sur le visage du jeune bandit ; mais il n'osa résister encore aux ordres du chef. Un combat se livre en son âme ; il veut reculer, un regard du terrible Rajno lui ordonne d'obéir ; il veut lever sa hache, son bras retombe inerte, tout son corps tremble, il est prêt à défaillir.

Rajno le regarde avec mépris et l'apostrophe avec rage.

— Lâche ! rugit-il, tu ne sais même pas brandir une hache ; je vais te l'apprendre !

Il saisit sa hache et la brandit en s'élançant sur le crucifix. Mais l'arbre s'entr'ouvre, et le crucifix pénètre dans l'intérieur, où il disparaît à l'instant où la hache allait toucher le chêne ; une fente dans l'écorce indiquait seule l'endroit où le crucifix était entré dans l'arbre.

Au moment précis où ce forfait allait s'accomplir, un orage épouvantable éclata, la terre trembla et la foudre frappa les arbres, qui furent déracinés ; des pierres énormes se détachèrent des rochers et écrasèrent les bandits, dont pas un ne put échapper à la colère du Ciel.

Un seul arbre résista, ce fut le chêne où aujourd'hui encore on peut voir un crucifix parfaitement conservé.— Traduit par E. HORN.

LÉGENDE MAURESQUE

Un certain sultan ordonna, un matin, à son premier ministre, de faire le recensement de tous les fous qui se trouvaient dans son royaume et de lui en remettre une liste exacte.

Le grand visir se mit à l'œuvre et, en tête de la liste qui était très longue, il inscrivit le nom du sultan.

Ce dernier était, par hasard, de joyeuse humeur, et il demanda simplement ce qu'il avait fait pour mériter une telle distinction ?

— Sire, répliqua le ministre, je vous ai mis sur la liste parce qu'il n'y a que deux jours vous avez confié, dans le but de faire acheter des chevaux à l'étranger, une très forte somme d'argent à une couple d'aventuriers qui vous sont complètement inconnus et qui ne reviendront jamais.

— C'est votre opinion ? Mais, supposons qu'ils reviennent.

— Alors, j'effacerai votre nom et je placerai les leurs en tête de la liste.

NOTRE-DAME DE LOURDES DE RIGAUD

DÉVELOPPEMENTS

LA PLAINE DE CACHEMIRE

Le nombre de pèlerins qui se dirigent vers cet endroit béni, est toujours croissant et les pèlerinages y sont si fréquents que pour peu que cela continue, Notre-Dame de Lourdes de Rigaud deviendra le pieux rendez-vous des différentes organisations religieuses et des sociétés de charité de tout le pays.

LE MONDE ILLUSTRÉ profite de l'occasion du grand pèlerinage qui doit avoir lieu le 9 août prochain, pour donner à ses lecteurs l'historique de cet humble lieu de pèlerinage, que le ciel favorise de grâces extraordinaires, et que les autorités ecclésiastiques ont également approuvé et enrichi des faveurs extraordinaires dont jouit la Basilique de Lourdes en France. Nous empruntons ces renseignements à la "Revue Ecclésiastique" de Valleyfield, que nous reproduisons avec plaisir.

ORIGINE

Au mois de septembre 1874, le bon Frère Pauzé, C.S.V., préfet de discipline au collège Bourget, installa, dans l'enfoncement d'une roche qui fait saillie sur le milieu du versant nord de la montagne de Rigaud, une statuette de l'Immaculée Conception. Le lendemain et les jours suivants, quelques professeurs l'y suivirent pour prier; bientôt les élèves les plus pieux se joignirent à leurs maîtres; après quelques semaines, toute la petite communauté se trouvait réunie autour du rocher, et récitait pieusement le chapelet devant l'image que, dans leur jeune imagination et leur langage enjoué, ils appelaient Notre-Dame de Lourdes en miniature.

Un mois après, le R. P. Chouinard, C. S. V., directeur de la maison, voyant d'un bon œil cet élan de piété naïve, de concert avec le Frère Pauzé, résolut de placer la petite statue dans un endroit plus commode et encore plus pittoresque; et le premier dimanche d'octobre, en la fête du Très-Saint Rosaire, il en fit la translation au chant du *Salve Regina* et des litanies de la Sainte-Vierge.

C'était le premier pèlerinage.

Le site est vraiment enchanteur.

Du haut du rocher, le pèlerin peut contempler à loisir le plus riant panorama: à ses pieds, le village de Rigaud capricieusement assis au bas de la montagne, la petite rivière qui le baigne et qui par un détour va rejoindre le fier Ottawa aux verts îlots, comme le chantait naguère le poète anglais; de chaque côté de la grande rivière, de coquets villages se mirant dans les flots noirs et trompant la monotonie de l'immense vallée qu'elle traverse; plus loin, deux montagnes couronnées de sapins toujours verts, ça et là des bosquets encore vierges, au milieu des champs cultivés.

BUT

Le premier effet sensible de cette dévotion toute spontanée fut une plus grande exactitude dans l'observance des règles, une soumission plus parfaite et un redoublement de ferveur.

En 1887, le R.-P. Chouinard, devenu curé de Manteno, dans les Illinois, en réponse aux demandes de renseignements qui lui avaient été faites sur l'origine de l'œuvre, écrivait: "Mon but", en établissant ce pèlerinage, était d'abord la gloire de Marie et la prospérité du Collège, je voulais aussi favoriser les vocations sacerdotales, et enfin j'avais l'intention d'établir la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, au-dessus du rocher de Lourdes, un peu en arrière qui ressemble à Paray-le-Monial."

Quelques mois après le premier pèlerinage, au printemps de 1875, une statue de grandeur naturelle dominait le rocher où l'on a conservé la première statuette, et le retour de la belle saison, attendu avec anxiété, ramena les élèves à leur pieux rendez-vous.

Pendant dix ans, la faveur ne fit qu'augmenter. La piété de l'un des professeurs se manifesta par l'entretien d'une lampe dont la lumière, aperçue de tout le village, toutes les nuits, rappelait à la pensée de tous la protection de Marie. Les voyageurs nombreux qui descendent d'Ottawa à Montréal aimaient à la revoir et saluaient en passant la Vierge Immaculée. Le jour, ils se montraient cette blanche statue qui semblait étinceler comme un diamant sur un fond d'émeraude. Tous les jours dans la belle saison, des pèlerins isolés et en petits groupes revenaient y égréner leur chapelet, les bûcherons se découvraient, s'arrêtaient quelquefois pour s'y reposer et réciter quelque prière, de temps en temps le curé de Rigaud y conduisait ses paroissiens; et le soir des beaux jours d'été, lorsque les élèves allaient en corps chanter les litanies ou le *Salve Regina*, toujours ils voyaient quelques personnes pieuses offrir en même temps la prière silencieuse de leurs cœurs.

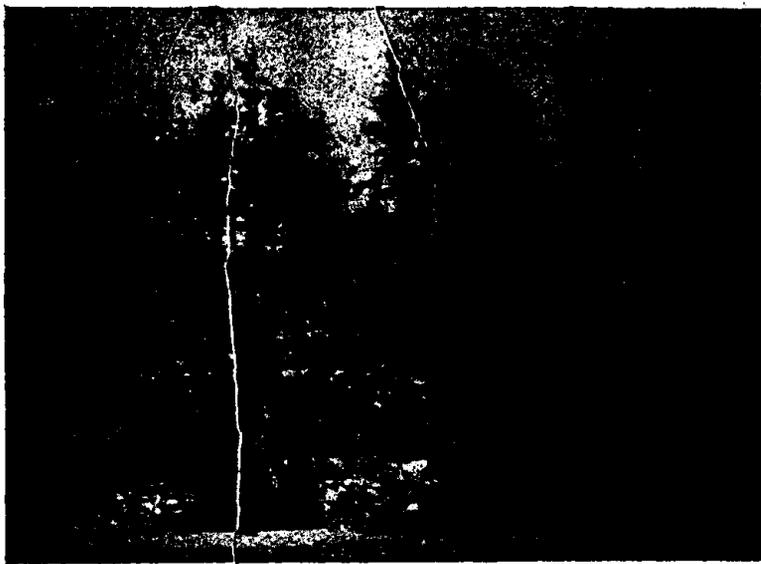
En 1885, le R. P. Coutu, C. S. V., obtint de Mgr Fabre, alors évêque de Montréal, la permission de consacrer le collège à Notre-Dame de Lourdes, et plaça sur le maître autel de la chapelle une statue de l'Immaculée Conception.

En 1886 a lieu la bénédiction du groupe de l'Immaculée Conception et Bernadette, installé dans le flanc du même rocher.

En 1887, les offrandes des pèlerins toujours plus nombreux permettent d'élever au-dessus du rocher une chapelle élégante de forme octogonale et de style ogival. La bénédiction solennelle eut lieu le 9 octobre.

Depuis lors, l'affluence des pèlerins nécessita plusieurs améliorations qui ne tardèrent pas à se faire: d'immenses escaliers permettent à la foule de circuler sans encombre autour de la grotte et sur le plateau qui sert d'assise à la chapelle. Au pied du rocher, une charpente permanente devient en quelques heures une vaste tente pour servir d'abri pendant les pèlerinages. Et depuis le printemps dernier, les élèves, guidés par leurs maîtres, sacrifient volontiers leurs promenades et leurs jeux pour la construction d'une route large et commode qui devra relier le collège à la grotte. Cette route sera livrée au public le printemps prochain; rien n'est plus édifiant que de les voir dans leur travail persévérant: c'est à qui se mettra le premier à l'œuvre et tous rivalisent de dévouement pour choisir la part la plus pénible.

(La fin au prochain numéro)



LA GROTTÉ DE NOTRE-DAME DE LOURDES A RIGAUD

La plaine de Cachemire est, on le sait, une des contrées les plus belles de la terre: les poètes hindous et persans l'ont chantée comme un lieu de délices, et son nom même, repris dans tout le monde civilisé d'occident, par la tradition littéraire, est devenu synonyme de pays de merveilles et d'enchantement. Les voyageurs modernes, pourvus de tous les éléments de comparaison que leur donne l'exploration presque complète de la surface planétaire, confirment ce qu'ont dit les poètes de ce pays admirable, et d'ailleurs, la vallée de Cachemire eût-elle de nombreux égaux, pour la magnificence des horizons, ceux qui sentent la nature savent qu'il n'est pas une contrée au monde dont la beauté, vraiment comprise, ne soit supérieure à toutes les descriptions qui en ont été faites, à tous les tableaux qu'en ont peints les artistes. L'impression que l'on ressent à la vue de cette plaine heureuse est d'autant plus profonde que le contraste est plus grand avec les pays environnants. Après des semaines ou même des mois d'un pénible voyage, par les gorges et les cols sans chemins, après la dure épreuve des fatigues incessantes et les souffrances endurées dans les campements, par le froid ou même par la faim, voici qu'on entre soudain dans cette région fortunée où l'on pourra jouir du repos. La vallée se montre dans toute sa beauté. L'eau s'étale, ça et là en lacs; des rideaux ou des groupes d'arbres feuillus, platanes, ormeaux aux larges ramures, peupliers à branchage élané, ne laissent qu'entrevoir les champs et les hameaux épars, ombragés de noyers et d'autres arbres à fruits. Chaque méandre change le point de vue, et toujours dans le lointain se profilent les grandes montagnes et leurs contreforts, avec l'infinie variété de leurs forêts et de leurs neiges. Les villes, les palais, les jardins rappellent partout le séjour de l'homme, et des ruines de temples ou de châteaux forts, se dressant sur des buttes insulaires, ajoutent à la vue du présent la perspective des siècles écoulés.—ELISÉE RECLUS.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de JUILLET, qui a eu lieu samedi le 4 courant, a donné le résultat suivant:

| | | | | |
|----------------------|----|--------|--------|-------------|
| 1 ^{ER} PRIX | No | 27,282 | | \$50.00 |
| 2 ^e | — | No | 16,581 | 25.00 |
| 3 ^e | — | No | 468 | 15.00 |
| 4 ^e | — | No | 39,265 | 10.00 |
| 5 ^e | — | No | 16,954 | 5.00 |
| 6 ^e | — | No | 9,652 | 4.00 |
| 7 ^e | — | No | 131 | 3.00 |
| 8 ^e | — | No | 46,835 | 2.00 |

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

| | | | | | |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 388 | 7,040 | 16,027 | 24,218 | 31,587 | 39,451 |
| 655 | 7,684 | 17,390 | 25,032 | 31,926 | 40,724 |
| 1,111 | 8,243 | 18,129 | 25,169 | 32,351 | 41,286 |
| 1,500 | 9,525 | 18,778 | 25,258 | 32,715 | 42,373 |
| 2,326 | 10,000 | 19,073 | 25,610 | 33,032 | 42,521 |
| 2,541 | 10,313 | 20,159 | 25,926 | 34,127 | 43,128 |
| 2,790 | 11,541 | 20,451 | 26,185 | 34,319 | 44,272 |
| 3,153 | 11,753 | 20,767 | 27,914 | 35,064 | 44,621 |
| 3,206 | 12,271 | 21,253 | 28,329 | 35,142 | 45,320 |
| 4,537 | 13,165 | 21,414 | 2,9140 | 35,216 | 45,774 |
| 5,508 | 13,536 | 21,931 | 30,189 | 35,683 | 46,242 |
| 5,615 | 15,217 | 22,457 | 30,531 | 36,128 | 47,425 |
| 5,832 | 15,423 | 22,631 | 30,843 | 37,209 | 48,917 |
| 6,541 | 15,641 | 23,083 | 31,120 | 38,127 | 49,376 |
| 6,983 | 15,964 | | | | |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Un bactériologiste attire notre attention sur une nouvelle source de contamination des produits alimentaires ; nous en connaissons pourtant assez déjà !

Les marchands de comestibles ont pris depuis plusieurs années, l'habitude d'exposer dans la rue leurs marchandises. On conçoit aisément que ces aliments qui ne seront pas purifiés par la cuisson et seront ingérés avec la couche de poussière provenant du balayage des rues, du battage des tapis se trouvent être de fameux asiles à microbes.

Avis au public soucieux de sa santé.

Les maisons hantées, qui effrayent les bonnes gens, préoccupent aussi les savants ; ils recherchent les causes de ces phénomènes regardés comme surnaturels parce qu'on n'a pu encore en expliquer scientifiquement les causes.

C'est ainsi qu'il vient d'être fondé, à Paris, un institut des sciences psychiques qui se propose de centraliser et de contrôler les travaux et phénomènes dont s'occupent tant d'esprits distingués depuis plusieurs années.

Cet institut fera des expériences, en s'entourant de toutes les garanties scientifiques, et en publiera régulièrement les résultats.

Ainsi peu à peu l'on gagnera encore du terrain sur ce domaine, si lent à conquérir, de surnaturel et de l'inconnu.

Dans une revue Américaine, Hudson Maxim, le grand inventeur des engins de destruction, fait une étude très documentée sur la guerre de l'avenir.

Il est dit que sur les villes, tomberont des torpilles aériennes où les balles seraient remplacées par des capsules métalliques contenant de l'acide sulfurique anhydre. A l'éclatement ces capsules se répandraient sur une large surface, et elles émettraient des vapeurs denses et brûlantes d'acide sulfurique concentré. Ou bien on lancerait des bombes chargées de cyanure d'arsenic, d'acide cyanhydrique, etc., et qui porteraient dans les rangs des ennemis la mort par empoisonnement.

« Tombant à l'intérieur des villes, de pareilles bombes produiraient des effets excessivement désagréables, ajoute Hudson Maxim ».

En effet !... Heureusement que les temps prédits par le grand inventeur des engins de destruction est loin de nous.

Le règne de Victoria fut pour l'Angleterre un long règne de paix, dit-on fréquemment.

Et cependant quarante guerres, sans compter nombre de révoltes, ont éclaté depuis le couronnement de la reine en 1837.

Voici d'ailleurs la liste :

1854, une guerre, contre la Russie ; 1838, 1849, 1878, trois guerres contre l'Afghanistan ; 1841, 1849, 1856, 1860, quatre guerres contre la Chine ; 1845, 1848, deux contre les Sikhes ; 1846, 1851, 1877, trois contre les Kaffirs ; 1850, 1852, 1885, trois contre la Birmanie ; 1857, 1860, 1863, 64, 68, 79, 90, 97, neuf dans les Indes ; 1864, 73, 99, trois contre les Achantis ; 1867, une en Abyssinie ; 1852, une contre la Perse ; 1878, une contre les Zoulous ; 1879, une contre les Basutos ; 1862, une en Egypte ; 1894, 96, 99, trois dans le Soudan ; 1890, une à Zanzibar ; 1894, une contre les Matabélès ; 1881, 99, deux contre le Transvaal.

Le mot *bock* a fait son apparition à Paris, vers 1860, mais pas dans le sens qu'il a aujourd'hui ; il servait, à cette époque, à désigner une qualité de bière très

renommée en Allemagne depuis longtemps et fabriquée à Munich (Bavière) par un brasseur se nommant *Bock*, nom qui signifie *biche*, c'est pourquoi la plupart des brasseurs et des débitants de cette bière en Allemagne représentent sur leurs enseignes la tête de ce ruminant.

Cette bière a eu un grand succès à Paris ; on ne la trouvait que dans les établissements de premier ordre ; on la servait dans des verres de forme différente de celle des chopes et plus petits, et elle coûtait deux sous plus cher. Les établissements de second ordre, qui furent bientôt suivis par les établissements les plus vulgaires, ne tardèrent pas à débiter sous le nom de *bock* des bières de toutes provenances, comme ils l'avaient déjà fait auparavant pour la bière de Strasbourg, et c'est ainsi qu'un nom qui désignait le contenu est, par extension, devenu le nom du contenant.

Ici, nous avons aussi la *Buck beer*, mais durant quelques semaines seulement au printemps :

D'intéressantes expériences de tir ont été effectuées récemment à Portsmouth par l'escadre, de la Manche.

En présence des lords de l'Amirauté, le navire-amiral *Majestic* a ouvert le feu sur le garde côtes cuirassé *Belle-Isle*, construit en 1876 et qui avait été spécialement pourvu d'une épaisse armure.

En moins de dix minutes, le vieux navire n'était plus qu'une épave, fracassée et prête à sombrer. Le premier obus à la lyddite tiré ayant brisé sa coque, et les suivants ayant mis le feu à ses œuvres en bois, le navire, criblé de boulets, se coucha sur le flanc, en proie aux flammes.

Dès que l'incendie fut éteint, les fonctionnaires de l'Amirauté se rendirent à bord ; ils constatèrent que l'armure spéciale n'avait pas été transpercée et que les projectiles n'avaient pénétré que dans les parties non protégées, ou recouvertes seulement de l'ancienne cuirasse. La batterie centrale était réduite à l'état de ferraille.

Le résultat de l'expérience sera vraisemblablement l'abandon de tout usage du bois dans les navires de guerre.

Dans un mémoire qu'il a présenté à la *Société des Ingénieurs civils anglais*, M. Binyon donne les chiffres suivants, relatifs à la circulation à Londres l'année dernière.

Les tramways (à chevaux et à câble) transportent 300,000,000 de voyageurs, soit 45 0/0 du mouvent total ; les chemins de fer souterrains, 128,400,000, soit 19 0/0, et les omnibus, 248,600,000, soit 30 0/0 du total.

L'ensemble de la population de la métropole anglaise—cinq millions et demi d'habitants— voyage 124 fois par an, alors qu'à New-York, la population de trois millions et demi d'habitants, fait 210 voyages par an.

M. Binyon est partisan des tramways à trolley et pense qu'il conviendrait d'appliquer ce système dans un rayon de 15 à 40 kilomètres autour de Londres.

Il recommande aussi l'usage des compteurs sur les voitures estimant que 30 à 40 0/0 des pertes d'énergie proviennent de la négligence des mécaniciens.

Dans une exposition de colombidés qui a eu lieu dernièrement à Londres, M. C. Minopris a vendu 5,000 dollars pièce à un amateur américain plusieurs pigeons fort rares. Il s'agissait de cinq pigeons couronnés, appelés gouras par les connaisseurs, d'une espèce rarissime que l'on ne rencontre guère qu'aux îles Moluques. Les ailes du goura sont bleu-ardoise, avec

des taches pourprées ; une aigrette formée de longue plumes aux couleurs éclatantes couronne sa tête, qui ressemble à celle d'un jeune coq. Est-il besoin de dire que c'est le plus haut prix qui ait jamais été payé pour un oiseau de cette espèce ? A la même exposition cependant, certains spécimens curieux ont été vendus fort cher. Ainsi M. P.-R. Harrower a trouvé acheteur à 7,000 dollars pour une paire de pigeons "fantails" dont la queue en éventail les eût fait prendre pour des paons de petite taille. M. J. Rafarel, qui exposait toute une collection de superbes pigeons "jacobins" en a vendu près de vingt au prix de 2,000 dollars pièce. L'année précédente, un éleveur anglais, M. Subright, avait fait l'acquisition de quelques beaux pigeons à cravate au prix de 2,500 dollars chacun.

Exiger le paiement d'une somme convenue, est, après tout, chose juste ; mais, exiger d'un passant qu'il vous donne sa montre, est moins admissible. C'est pourtant ce que vient de faire le général Martinez Campos, dont les distractions sont légendaires en Espagne. L'autre semaine, ayant passé sa soirée au cercle, le général, en civil et drapé dans un grand manteau, regagnait son domicile lorsqu'il se heurta, en passant, à un individu qui s'excusa vaguement et continua son chemin.

Le général allait en faire autant, lorsque, mettant la main à la poche il s'aperçut que sa montre lui manquait. "Pas de doute, se dit le général, j'ai été volé par cet individu !"

Il courut à sa poursuite, le rejoignit et, le saisissant au collet, lui dit d'une voix terrible : "La montre misérable, ou je t'étrangle !"

L'inconnu s'empressa de tirer de sa poche la montre qu'elle recelait, la jeta dans les mains du général et s'enfuit.

Rentré chez lui, M. Martinez Campos trouva, avec un étonnement qu'on devine, sur la table de sa chambre à coucher, sa montre qu'il avait oubliée.

Il regarda alors celle que l'inconnu lui avait remise : cette montre portait des initiales qui n'étaient point les siennes.

Autrement dit, le général s'était, sans le vouloir, conduit en escarpe. Il en est navré et fait rechercher le possesseur de la montre pour le dédommager.

Le retrouvera-t-il ?

En Orient, l'usage et la religion veulent que chaque sultan soit habile dans une profession mécanique : c'est une leçon d'humilité. Mahmoud Ier était orfèvre ; Osman III, menuisier ; Mustapha III, frappeur de monnaie ; Abdul-Hamid Ier, armurier ; Sélim III peignait sur mousseline.

En Occident, les souverains cultivèrent surtout les arts. Si Louis XIII excellait à faire de la tapisserie, il était aussi très bon compositeur de musique. Le fameux air de Louis XIII est authentique. Le manuscrit royal est à la Bibliothèque nationale. Pendant que Louis XVI faisait de la serrurerie, la reine Marie-Antoinette mettait en musique les poésies de Florian. L'air populaire : *Il pleut, il pleut, bergère*, fut composé par elle.

La reine Hortense est l'auteur de l'hymne national sous l'empire : *Partant pour la Syrie !* La princesse Marie d'Orléans fut un sculpteur distingué, auteur d'une "Jeanne d'Arc" très remarquée. Deux filles du duc de Nemours, la princesse Blanche et la princesse Czartoriska sont des aquarellistes de grand talent. La mère de l'empereur d'Allemagne aurait pu vivre de son pinceau. Elisabeth de Roumanie s'est fait un nom en littérature sous le nom de Carmen Sylva. Dom Pedro, empereur du Brésil, voua sa vaste intelligence à toutes les questions scientifiques et littéraires. C'était un orientaliste distingué.

Quelques souverains firent preuve d'aptitudes moins idéales.

Pierre le Grand fut un excellent calfat ; Louis XVI un bon serrurier ; La reine actuelle de Suède est un cordon bleu ; La reine Victoria connaît à fond tous les secrets du tricot.

Les Femmes Intelligentes

Qui tiennent à leur teint ne font jamais usage de cosmétiques et de préparations pour embellir la figure.

Les préparations contenant du caustique n'enlèvent jamais la cause du teint jaunâtre, des boutons et de pustules défigurantes.

Abbey's Effervescent Salt

quand on le prend régulièrement et d'après les directions, va directement au siège de la maladie. Il restaure la santé et le teint, en stimulant d'une manière naturelle les organes digestifs. Quand votre estomac, votre foie et vos intestins fonctionnent parfaitement, votre teint ne laisse rien à désirer.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

Si vous n'êtes pas satisfait du 3 pour cent que votre argent vous rapporte, achetez du terrain à

VIAUVILLE

Votre argent doublera en bien peu de temps.

ALLEZ VOIR L'ENDROIT.

Tous les tramways conduisent là.

EDOUARD GOHIER

Gérant pour la vente des TERRAINS de la succession VIAU.

BUREAU CENTRAL : BATISSE NEW YORK LIFE, Montréal.

TELEPHONE BELL MAIN 1409.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse ; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit : Graphologie LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, adressez la somme de 30 cents en mandat ou bon de poste.

UN PEU DE PATIENCE

Dolorès à Dolar. Ne vous impatientez pas, mademoiselle. La quantité de lettres que je reçois est telle que je pourrais en remplir tout un numéro du journal. J'en donne autant que je peux chaque semaine. Vous n'espérez pas, je suppose que je vais vous répondre avant ceux qui m'ont écrit avant vous ! Chacun son tour et tout le monde aura son tour.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Violetta.—Orgueil de vous même ; fatuité ; dévouement ; timidité ; sensualité ; aime à protéger le faible ; élégance ; sentiments de l'art ; économie ; nature calme ; douceur ; réalisateur ; très peu penseur ; sensibilité ; clarté ; esprit de classification ; imagination ordinaire ; jugement sain ; nature peu énergique ; légèreté d'esprit ; esprit de soumission ; aucune vivacité ; amour de la clarté ; aime à être comprise ; esprit pondéré ; développement de la volonté sans excès ; aucune défiance ; toujours porté à juger en bien ; franchise ; attractivité ; cœur aimant.

Rose.—Soit nervosité ou caractère susceptible, vous êtes mécontente de tout ; partialité ; recherche des honneurs ; goût de vie élevée ; défiance ; fermeté, énergie ; toujours portée à juger en mal ; très peu de douceur ; n'aime pas à dominer ; caractère peu changeant ; prétention ; imagination trop mouvementée ; aime peu les apparats et les cérémonies ; goûts artistiques ; communicative ; ordre ; vivacité ; sens esthétique ; la tête gouverne le cœur ; franchise ; esprit pondéré ; nulle ambition désordonnée, contente de la situation présente ; exaltation ; l'esprit domine la matière.

Laidron.—Indécision ; ordre ; rien d'idéaliste ; orgueil de vous-même ; aime à protéger le faible ; économie ; vivacité ; goût de vie élevée ; toujours porté à juger en bien ; cœur aimant et sensible ; manque de prudence ; timidité ; retenue de la pensée ; logicienne ; sensualisme ; sensibilité contenue, jugement sain ; ténacité.

Lisette aimante.—J'ai reçu votre lettre mais non les cinq centins. La réponse à votre demande ne sera publiée que sur réception de la remise réglementaire.

GRATIS

Nous offrons gratuitement cette bonne montre plaquée en nickel avec mouvement Américain et à remonter aux personnes qui vendront seulement deux douzaines de paquets de délicieux parfum de rose, de violette et d'héliotrope à 10 cents le paquet. Écrivez et nous vous expédierons par la poste la parfums. Quand vous l'aurez vendu, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons, franco par la poste la montre. Home Specialty Co. Boite 121 Toronto, Canada.

Trente ans de succès

GURRISON CERTAIN

en 24 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PÉRIODISATION ni avant ni après du

par les **CAPSULES L. KIRN**

à l'extrait éthéré de FOENICULE MARIE PERE sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARL, Pharmacie SAUVAGE, 54, Boulevard Edgar-Quénot et dans toutes les bonnes Pharmacies.

TRIBUTS MORTUAIRES

Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires . . .

• • • ALLEZ A • • •

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

No 1756 RUE STE-CATHERINE, PRES ST-DENIS.

Gratis

Nous donnons ce splendide couteau aux personnes qui vendront pour un montant de 60 cts. seulement, des pavillons à 5 cts. le paquet de 10 pavillons. Ces pavillons sont de 2x3 pouces et chacun est monté sur une hampe. L'assortiment comprend des pavillons Français, Russes, Américains, Japonais, Chinois, etc. Ces pavillons sont en si grande demande et le prix 5 cents pour 10 est si minime que vous pourrez vendre tout le lot en quelques minutes. Écrivez-nous et nous vous enverrons les pavillons, veuillez-les retourner nous l'argent, et nous vous enverrons franco par la poste, ce magnifique cadeau à 4 lames fermement rempées bouts bruns, doublure en cuivre et manche en nacre de perle pol. DOMINION NOVELTY CO., Boite 121 Toronto

Gratis

Quebecquois raboteux.—Prétention ; nature convergente et personnelle ; orgueil de vous-même ; caractère changeant ; réalisateur ; franchise ; fermeté ; sentiment du beau ; préjugé ; nature communicative ; économie ; vie matérielle ; caractère ne suivant pas toujours la même direction ; nulle ambition désordonnée ; esprit rétrograde ; nature soumise ; vivacité ; exaltation ; jugement peu clairvoyant ; simplicité ; sympathique ; vraie sensibilité.

Buret.—Nature peu logicienne, rien de positif, votre imagination vogue toujours, vous êtes continuellement en château d'Espagne. Timidité ; orgueil très prononcé ; irritabilité ; nature taquine ; mécontent de tout ; caractère extrêmement changeant ; je ne crois pas que vous ayez un sentiment ou une idée stable ; aucun goût artistique ; gaucherie ; ambition ; défiance ; manque de cérémonie et de politesse ; originalité. Je ne vais pas plus loin vous êtes un véritable mystère ; votre ténacité, votre volonté molle, votre esprit dominateur, votre esprit de soumission, votre largesse, votre économie, tout cela dans le même individu. Je garde votre épître pour étudier minutieusement pour voir si, par hasard, il n'y aurait pas deux écritures.

Irène.—Orgueil de comparaison poussé à l'excès, soit par votre capacité ou votre position sociale, vous vous placez bien au-dessus des autres. Élégance ; sécheresse ; harmonie ; esprit dominateur mais docile ; vivacité extrême ; franchise ; douceur ; défiance ; trop forte imagination ; faiblesse de volonté ; très peu de retenue de la pensée ; particulière ; aime à protéger le faible ; facilité à accueillir tout le monde ; sensibilité contenue ; cœur sensible et aimant ; ténacité douce ; économie.

Une solitaire.—Manque de goût ; susceptibilité ; irritabilité et difficile à vivre ; sentiments personnels ; nature convergente ; ruses ; vous cachez votre pensée ; ténacité ; entêtement ; manque d'imagination ; passionnée ; soit que vous aimiez ou que vous haïssez, vous le faites avec passion. Raideur ; humeur inégale ; ambition ; jugement clair et précis ; vue nette des choses ; nulle exaltation de la tête ; aucune tendance aux excès ; facile à influencer ; persistance dans les sentiments d'affection ou de haine ; tendance à la jalousie et à la colère.

Enfant des bois.—Vous accordez avec plaisir la protection aux faibles pourvu que vous n'ayez pas à délier les cordons de votre bourse, car vous êtes très économe et d'une économie sordide ; promptitude extrême, mais aussi très douce et aimante ; très impressionnable ; timidité ; ténacité douce ; tristesse passagère ou sujette à la mélancolie ; simplicité ; très peu communicative ; et peu courageuse, mais cependant vous faites des efforts pour surmonter votre découragement ; sensibilité extrême ; indécision ; caractère inégal, jugement sain et clair ; aucune prétention ; forte tendance à la jalousie ; mobilité d'impressions.

Fée des bois.—Je vais dire comme dans la chanson, vous aimez bien les petits pâtés et les confitures ; vous poussez trop loin l'économie ; vous allez acquérir la réputation d'avare ; timidité, confusion d'idées ; volonté faible ; indécision ; petite vivacité ; ambition ; très

peu communicative ; sensualité ; imagination lente ; cœur aimant et sensible ; discrétion ; ténacité douce, mais manque de persévérance finale ; franchise ; aucune prétention ; défiance ; exaltation, n'aime aucunement à imposer son idée.

Andréa.—Votre écriture est trop appliquée, et pas de signature ; pas moyen d'avoir un résultat certain ; cependant je puis vous dire : indécision ; enthousiasme ; sensibilité ; dévouement.

(Voir page 239)

NOUVEAU DÉVELOPPATEUR CONCENTRÉ

A L'ACIDE PYROGALLIQUE ET A L'ACÉTONE
L'Acétone utilisée comme succédané de l'alcali dans le révélateur à l'acide pyrogallique, facilite non seulement l'emploi de ce développateur, mais tout en conservant à l'acide pyrogallique ses précieuses qualités, le nouveau révélateur présente sur l'ancien les avantages suivants :

1. Dans aucun cas la gélatine du cliché ne se colore, et en ne dépassant pas une teneur de 10% d'acétone par litre de révélateur, on obtient peu de variations dans la couleur de l'argent réduit.
2. Suppression des inconvénients habituels présentés par l'emploi des alcalis.
3. Tonalités différentes de l'argent réduit pouvant varier du noir chaud au sépia rougeâtre quand on augmente la teneur en acétone au-dessus de 10%, propriété précieuse pour l'obtention des positifs sur verre.

INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Télé. Bell, Est, 708. Consultations gratuites.

EXCURSION AU CLAIR DE LA LUNE

La première excursion au clair de la lune, sur le lac Saint-Pierre, par la Garde Indépendante Ville-Marie, aura lieu samedi, le 9 août, à bord du vapeur *Saint-Laurent*. Départ du quai à 8 hrs p.m., au cas de pluie l'excursion sera remise au jeudi suivant. Prix du billet : 25 cents.

SANS CONCURRENCE

Depuis la découverte du *Baume Rhumal* on n'a rien trouvé qui pût l'égalier contre la toux, le rhume, la grippe.



SOIE Nous avons acheté tous les coupons de soies des plus importantes maisons de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun un assortiment choisi la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillants. Il y en a assez pour couvrir au-delà de 300 paires de chaussures. Rien ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Du paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & McParlane, Toronto.



PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES **CIGARETTES CLÉRY** et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIÈVRES - ÉPUISEMENT avec les
PILULES ANONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

VIN MARIANI
LE GRAND TONIQUE STIMULANT.



"Je puis certainement ajouter mon témoignage aux vertus du VIN MARIANI, que j'ai trouvé excellent ; je suis bien convaincu de ses qualités." **HENRY IRVING.**

"Je dois ma santé et ma vitalité au VIN MARIANI ; quand je deviens parfois épuisé, quelques gouttes me donnent une vie nouvelle. Il est délicieux. Je proclame le VIN MARIANI le Roi des Vins Toniques." **SARA BERNHART.**

"C'est avec beaucoup de plaisir que je reconnais avoir fait usage du VIN MARIANI durant plusieurs années. Je le considère comme un stimulant de valeur." **MORELLE MACKENZIE, M. D.**

"La marche de l'infanterie durant les dernières manœuvres, a été la meilleure qui ait été vue sous mon commandement à Aldershot." **SIR EVELYN WOOD.**

"Plusieurs officiers ont eu recours aux propriétés toniques et reconstituantes du fameux VIN MARIANI, la méthode la plus certaine comme aussi la plus agréable de se procurer de la résistance contre la fatigue." **SIR EVELYN WOOD.**

Une simple application de
COMME Du Dr. Adam
GUERIT LE MAL DE DENTS
Prix : 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies

A L'ENFANT MALADE
Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.
IL FAUT DORMOL !!!

Paulette.—Nature ferme décision vite prise ; gourmandise ; sensuelle ; vivacité ; sensibilité cachée ou retenue ; esprit sobre ; nul désordre d'imagination ; recherche des honneurs ; jugement sain clair et précis ; vivacité ; soin des détails ; douceur ; simplicité ; ténacité ; discrétion ; prudence, très peu disposée à se sacrifier pour autrui ; obstination ; aime à dominer ; prétention ; juste milieu entrepreneur et réalisateur ; sentiment de sa valeur ; rusée.

Cœur d'or.—Prétention ; gêne ; sensualité ; franchise ; ténacité ; vivacité ; nature convergente ; sensibilité ; fausse largesse, ou économie dissimulée, ou forcée ; jugement sain, cependant toutes les choses en noir ; esprit inattentif ; cœur aimant et sensible ; discrétion ; la tête surveille le cœur.

Fleur des neiges.—Volonté ferme ; entêtement ; amoureuse du confortable ; nulle idée d'économie ; vivacité qui va jusqu'à l'emportement ; caractère impétueux, nature d'ardeur et d'entrain ; discrétion ; défiance ; caractère toujours égal ; franchise ; simplicité ; imagination un peu mouvementée ; ordre ; nulle ambition désordonnée ; prétention ; la tête gouverne le cœur ; politesse cérémonieuse ; dédain de la flatterie.

Simeria.—Vous parlez de ma franchise, j'avoue que j'ai mon franc parlé. Il y a des fois que je suis peiné d'écrire des choses peu aimable ; mais que voulez-vous, c'est la science graphologique qui parle. Dédain du faste ; simplicité ; ordre ; précision ; ténacité ; politesse ; confusion d'idées ; peu communicatif ; franchise ; volonté forte ; caractère changeant ; flatterie ; réalisateur ; recherche du mieux ; caractère peu relevé ; timidité ; prétention ; égoïsme ; orgueil excentrique ; désir de paraître ; nature primesautière, mais à certain moment essaie de se corriger ; équité ; impartialité ; fermeté ; gourmandise ; imagination trop mouvementée ; vivacité ; économie dissimulée ; largesse sous l'impulsion de l'orgueil ou d'une autre passion.

Winnifride.—Ecriture remarquable par la forte volonté et l'esprit dominant tient à être écouté ; sensualité ; jugement clair et précis ; absence de prétention mondaine ; vivacité ; extravagance ; originalité ; franchise ; sensibilité ; aime à être compris ; amour de la clarté ; attention ; précaution ; entêtement ; ténacité ; la tête vie en maître chez vous, le cœur ne cède jamais à ses bonnes impulsions avant que la tête ait consentie ; nulle exaltation ; mélancolie ; aucune recherche ; nature convergente ; ouverture d'âme ; ruses acquises par l'expérience ; diplomatie loyale.

Cœur brisé par M.—Timidité ; nature sensuelle ; pose, désir de paraître ; orgueil de vous-même ; prétention ; égoïsme ; nature aimante et caressante ; discrétion ; franchise ; économie de peu de chose ; communicative ; ténacité ; esprit de soumission ; légèreté ; indécision ; imagination trop mouvementée ; distraction ; absence de façon cérémonieuse ; flatterie ; aucune ambition désordonnée.

Inquiète.—Esprit sobre, contenu ; imagination calme ; égoïsme ; gêne ; timidité ; nature peu sensuelle ; poli-

tesse ; forte économie ; volonté faible ; indécision ; aucun orgueil ni prétention ; sensibilité vraie ; aucune ambition désordonnée ; ordre ; dédain de toute prétention mondaine ; simplicité ; franchise ; ouverture d'âme ; amour.

P.-O. N...

Professeur de graphologie.
(A suivre)

CERTIFICATS DE PERSONNES CONNUES

A. Toussaint & Cie, Québec,

Messieurs,—Que j'ai donc eu de la chance que mon mari vous ait rencontré. Vous lui avez conseillé d'essayer votre Vin des Carmes, et quatre bouteilles m'ont entièrement remise, au point que mes amis ne me reconnaissent plus. Je souffrais depuis des années de débilité générale, et j'avais essayé les médecins et toutes les préparations médicinales en vain. Aujourd'hui, je suis parfaitement bien portante, et ma maigreur a disparu. Ce n'est pas cher, \$3, pour se guérir, et mon cas devra populariser votre excellent vin à Lévis où je suis bien connue.

Votre reconnaissante
Mme Thom. Lemelin,
St-David.

N. B.—Mme Lemelin est l'épouse du contre-maître des usines Carrier, Lainé & Cie à Lévis. On remarquera que la maison Toussaint ne publie que des attestations signées de noms parfaitement connus, et non d'étrangers qu'on n'a jamais vus.

CELA AUSSI

Le Baume Rhumal guérit l'enrouement et met la voix claire.

Avant. Après **Phosphatine de Wood.**
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, de dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six quériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street Montréal

GRATIS
Aux personnes qui vendront seulement que deux douzaines de superbes épingles à ceintures Parisiennes à 10c. chacune. Ces épingles sont les plus fashionables qui viennent de France. Écrivez-nous et nous vous enverrons les épingles aussitôt que vous les aurez vendues. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre franco par la poste. Le boîtier est en nickel poli. Elle est pourvue de mouvements américains et elle tient exactement le temps ; avec du soin elle durera pendant 10 ans. Premium Supply Co., Boîte L.M. Toronto.

HOTEL ST. JAMES
THEO. LANCTOT, Prop.
VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Le Passe-Temps
est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie ; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélair, éditeur 58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

GRATIS Aux personnes qui vendront douzaine de paquets contenant chacun 16 plumes en acier de qualité au perlier à 10c. le paquet. Écrivez-nous et nous vous enverrons les plumes par la poste, lorsque vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste cette superbe épinglette ornée de 11 magnifiques perles qui entourent un centre en or ajouré et orné d'une magnifique turquoise. TOLEDO PEN CO., Boîte L.M. Toronto, Can.

LES ESCOMPTES QUE NOUS FAISONS

Sur de beaux meubles nouveaux et élégants ne seront pas accordés tous les jours. Pendant quelques jours encore vous pouvez acheter les meubles les plus nouveaux et les plus élégants de toutes descriptions de

10 p. c. à 40 p. c. d'Escompte.

Renaud, King & Patterson 652 rue Craig 2442 rue Ste-Catherine

LA TOILE DE L'ABBÉ KNEIPP
LE LINGE NORMAL DE LIN EN TISSU ENTRELACE

- La Toile de l'Abbé Kneipp** Est déclarée préférable à la laine pour la santé.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Est fabriquée de cœur de lin travaillé d'une façon toute particulière.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Est poreuse et grossière en apparence.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Est le seul habillement agréable et favorable à la santé.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Par sa flexibilité poreuse permet la circulation de l'air.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Constitue un vêtement frais en été et chaud en hiver.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Ne s'aplatit ni ne se resserre au repassage.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Devrait être en usage par toute personne ayant des égards pour sa santé.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Devrait faire mettre de côté les sous-vêtements en laine.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Est sans contredit ce qui devrait être adopté par tous.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Se vend—confectionnée ou à la verge—à des prix bas.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Une fois entrée dans la famille n'en sortira jamais.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Est le complément de l'hygiène.
- La Toile de l'Abbé Kneipp** Est appelée à rendre de grands services—son usage prévient les maladies.

ARCAND FRERES, Les seuls Dépositaires POUR LE CANADA.
Coin St-Laurent et Lagachetiere, Montreal
Correspondes pour Descriptions et Prix.

AVIS.—Tous les Marchands de Nouveautés ferment leur magasin à 6.30 hrs. tous les JEUDIS SOIRS.

LE PASCAL

Est un appareil photographique d'un genre tout spécial, le seul qui puisse faire douze photographies en douze secondes. Il est supérieur à tous les points de vue aux autres appareils de même dimensions. Il est d'un fonctionnement très facile, et par sa simplicité, et son prix modique il est à la portée de tous les âges et de toutes les bourses.

En vente chez le dépositaire des CÉLÈBRES PLAQUES LUMIÈRES.

F. CORDON,

1835, rue Notre-Dame.

Agent général de A Lumière & Ses Fils.

GRATIS.



Nous donnons cette magnifique carabine à air aux personnes qui vendront à 10 cents chacune, seulement 24 douzaines de jolis boutons ornés de photographies, entre autres celle de sa Sainteté le pape Léon XIII, et celle de Sir Wilfred Laurier. Ces magnifiques boutons sont ornés de véritables photographies prises au Camera et sont des plus artistiques. La carabine est des mieux faite et du plus nouveau modèle et est munie avec soin. C'est exactement ce qu'il faut pour le petit gibier et les exercices à la cible. Écrivez et nous vous enverrons les boutons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous, vous expédierons la carabine, tous frais payés. Art Supply Co., Boîte L.M. Toronto.



CHOSSES ET AUTRES

—La femme musulmane est considérée comme un meuble vendu ou offert à son mari.

—La population de l'Europe tout entière s'est accrue de 1875 à 1900, de 79, 615,000 habitants, et est passée au chiffre respectable de 391,800,000 personnes. Il n'y aura bientôt plus de place.

—Toute violation de la loi entraîne un châtement, et la société n'est pas plus épargnée sous ce rapport, que le moindre des sujets qui la composent.

—Londres compte plus de juifs que la Palestine, plus d'Écossais qu'Édimbourg, plus de Gallois que Cardiff, plus d'Irlandais que Belfort, plus de catholiques que Rome.

Galipard fait à un camarade un petit cours d'histoire contemporaine.

—Connais-tu la devise des Boxeurs, ces Chinois rebelles à toute civilisation moderne ?

—Non !
—C'est bien simple :
Ma Chine en arrière !

UNE SIMPLE CHOSE

Une dose de *Baume Rhumal* calme les accès de toux comme par enchantement.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les **LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS**. Tout pharmacien vous enverra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

Cook's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le **Cook's Cotton Root Compound**. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. **The Cook Company, Windsor, Ont.**
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

E. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

..HOTEL BELLEVUE..

VARENNES

Le plus beau site des environs de Montréal. Communications faciles par bateaux et chemin de fer de la Rive Sud. Ameublement neuf. Cuisine de première classe. Le confort du chez soi. Pensionnaires à la semaine ou au mois. Prix modérés. Commodément situé, sur le bord du fleuve, l'Hôtel Bellevue est certainement l'endroit qui convient pour passer la saison des chaleurs. Pêche, canotage, etc. Pour plus d'informations, s'adresser :

DAME VE TÉTRAULT

PROPRIÉTAIRE.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & ÉVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell: Main 2918.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance

L. A. BERNARD,

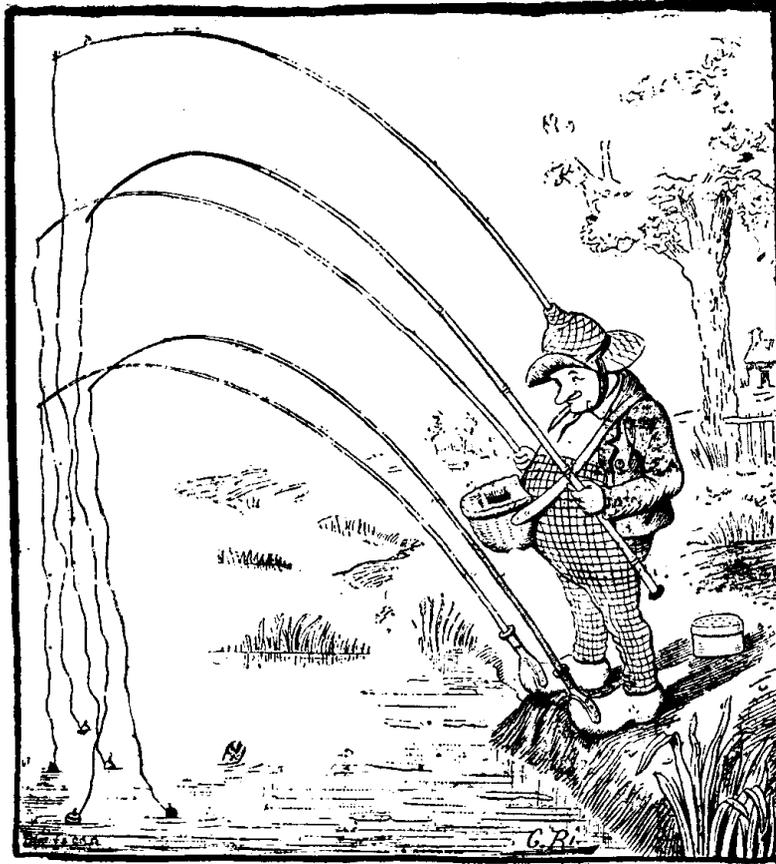
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de **L'OBÉSITÉ**



DEPOSITAIRE POUR LE CANADA : **PHARMACIE LACHANCE** 1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal. PRIX, \$1 25 LA BOITE (Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

LES GRANDES INVENTIONS DU "PELE-MELE"



—Je crois qu'il n'y a jamais eu de pêcheurs aussi malins que moi.

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



L. N. BÉTOURNAY. A. CIRIOUX

J. E. LALONDE.

Royal Silver Plate Co.

Plaquéurs en Or et en Argent.

VIEILLES ARGENTERIES de table et d'ornementation. **ARTICLES DE FANTAISIE. ORNEMENTS D'EGLISES.**

Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure une Spécialité.

40 Cote St-Lambert, - Montréal.

Tel. Bell: Main 1387

GRATIS



Nous donnons ce joli **Canif** à quatre lames avec manche en nacre de perle à ceux qui vendent 6 paquets de notre **Poudre à Limonade** à 10 cents chacun. Envoyez votre adresse et nous vous expédierons la Poudre à Limonade franco. Quand vous les aurez vendus, envoyez l'argent et nous vous retournerons le canif gratuitement. Adressez :

GEM NOVELTY CO. TORONTO, ONT.

HOTEL RICHELIEU
Nouveau propriétaire **L. A. COTÉ**
Ex-Gérant de **L'HOTEL RIENDEAU**

L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 Rue Ste-Catherine, Montréal

En vente toutes les semaines les journaux hebdomadaires suivants: Le supplément du Petit Journal, 3 cents, La Mode Nationale, Le Petit Echo de la Mode, Les Annales Politiques et Littéraires, L'Echo de la Semaine, Le Journal du Dimanche, Le Petit Parisien, Le Journal des Voyages. Parmi les publications artistiques viennent de paraître: La Grande Vie No. 7, Les Femmes Galantes, No 3, La Femme et l'Amour complet en 8 fascicules, Le Panneau Salon 1900, 20 cents le No, se vendent séparément, L'Exposition de Paris 1900, plus intéressante que jamais, l'ouverture ayant eu lieu le 14 Avril, prix 15 cents le No.

ATTQUES ARRÊTÉS GRATUITEMENT. ADE NERFS Cure permanente par le Dr. **KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Arrêtez l'attaque après le premier jour d'usage. **CONSULTATIONS** personnelles ou par poste. Traités et une bouteille d'essai de \$2.00 **GRATIS** aux malades qui n'ont à payer que l'expédition sur livraison. La guérison n'est pas seulement temporaire **ELLE EST RADICALE** dans tous les cas de Désordres Nerveux, Epilepsie, Spasmes, Douleur de saint Guy, Débilité, Faiblesse. **Dr. H. H. KLINE, Ld.** 931 Arch Street, Philadelphia. Fondée en 1846.

TEL. BELL EST 846.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 395, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations: 8 A. M. à 8 P. M.



GRATIS Ce petit buste en bronze est offert à ceux qui envoient 3 douzaines de magnifiques photographies de sa Sainteté Léon XIII le grand souverain qui existe, et le Président du Canada, Laurier. Envoyez nous, et nous vous enverrons le buste par la poste; vendez-le, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons le buste franco par la poste. **SUPPLY CO.,** Bolto Toronto, Ont.

LES REPROUVES

PREMIÈRE PARTIE

Clément Austin s'était sérieusement occupé de cette affaire, et avait donné ses meilleurs conseils à la jeune fille, mais cela n'avait servi à rien. Les différentes preuves qui accusaient Henri Dunbar n'étaient pas assez fortes pour le condamner. Le caissier s'adressa aux agents de la police secrète qui avaient eu la direction des recherches, mais il se contentèrent de secouer gravement la tête et de le renvoyer, en le remerciant de ses renseignements. Rien de ce qu'il avait à leur dire n'était une accusation sérieuse contre M. Dunbar.

« Un gentleman riche à millions ne livre pas son cou au bourreau, à moins d'y être poussé par de puissants motifs, dit un des agents. Il faut donc trouver ces motifs puissants, monsieur, et moi je n'en vois aucun dans cette affaire.

— Le secret que Joseph Wilmot possédait...

— Allons donc, cher monsieur ! Henri Dunbar avait pu acheter tous les secrets du monde. Les secrets sont comme tout autre chose, on ne les garde que pour les vendre. Bonjour.

Après cette réponse, Clément Austin dit à Marguerite qu'il ne pouvait lui être d'aucun secours. L'homme assassiné devait reposer en paix dans sa tombe. Il n'y avait pas à espérer que le mystère de sa destinée fût jamais éclairci par une intelligence humaine.

Mais Marguerite Wilmot ne cessa pas de songer à Henri Dunbar. Seulement elle attendit.

Même lorsqu'elle était très-heureuse au milieu de ses nouveaux amis, la pensée qui la dominait toujours, c'était de voir Henri Dunbar. Malgré son entêtement à éviter toute entrevue avec elle, elle le verrait, et alors, une fois ce but atteint et face en face avec lui, elle l'accuserait harlineusement d'avoir assassiné son père. Si dans ce moment il ne balbutiait pas ou ne faiblissait pas, si elle lisait son innocence sur sa figure, elle abandonnerait ses doutes sur lui, et se verrait forcée de croire que Joseph Wilmot avait été tué par un inconnu.

XXXI. — LA MARIÉE SUR QUI LA PLUIE TOMBE

Il n'y eut pas de soleil dans la matinée fixée pour le mariage de Laure Dunbar. Le ciel d'hiver était bas et sombre ; on aurait dit qu'il descendait lentement sur cette terre de malédiction pour la réduire à néant. L'épais brouillard, la pluie fine et continuelle masquaient le beau paysage que la fille du banquier avait l'habitude de contempler pendant qu'elle était assise dans un bon fauteuil rembourré placé dans la large embrasure de la fenêtre de son cabinet de toilette.

La vaste pelouse était inondée par cette pluie perpétuelle. Les gouttes d'eau tombaient sans relâche des basses branches des énormes cèdres noirs du Liban, et roulaient sur les feuilles brillantes des lauriers ; les rhododendrons, les bruyères blanches, les arbousiers rougeâtres, tout était obscurci par cette pluie désolante.

L'eau dégouttait de la bouche des fantastiques dragons rangés le long de la gouttière du toit de l'abbaye ; elle décollait de chaque pierre en saillie, de chaque about, des rebords de fenêtre, du porche, des pignons et du lierre des murs. La pluie était partout, et le bruissement incessant des gouttes qui venaient battre contre les vitres de l'abbaye faisait un bruit étrange presque aussi désagréable à entendre que les gémissements perpétuels du vent qui ressemblaient à des voix humaines et imitaient tantôt un murmure

faible, plaintif et prolongé, et tantôt les cris aigus et perçants d'une femme acariâtre en colère.

Laure Dunbar poussa un long soupir de mécontentement en s'asseyant à sa fenêtre favorite et en regardant les arbres d'où l'eau ruisselait sur la pelouse.

Qu'en se souviennent qu'elle était une héritière gâtée ; le monde avait été pour elle un si riant coin de terre jusqu'alors, que peut-être n'endurait-elle pas une calamité ou une contradiction avec autant de bonne grâce qu'elle aurait pu le faire si elle eût été un peu plus rapprochée de la perfection. Elle était presque encore une enfant, ayant dans l'avenir inconnu la confiance aveugle et l'espoir ignorant d'une enfant. Elle avait été choyée, dorlotée, et elle s'attendait à ce que la vie fût pour elle une pelouse bien unie.

« Quelle étrange et affreuse matinée ! s'écria Miss Dunbar ; avez-vous jamais vu rien de pareil, Elisabeth ?

Mistress Madden allait et venait à côté d'elle, arrangeant le déjeuner de sa jeune maîtresse sur une petite table auprès d'un feu flamboyant. Laure sortait à peine de sa salle de bains et avait mis un peignoir ouaté en soie bleue avant de commencer la grande cérémonie de la toilette de mariage, qui ne devait se faire qu'après le déjeuner.

Je crois que Miss Dunbar paraissait plus jolie dans ce déshabillé que bon nombre de mariées chargées de dentelles et de fleurs d'oranger. Les longs cheveux dorés de la jeune fille, encore humides du bain, flottaient en désordre autour de sa jeune et franche figure. Deux petits pieds négligemment glissés dans des babouches turques en maroquin bleu, apparaissaient parmi les plis du peignoir de miss Dunbar, et un coquet talon écarlate tapait avec impatience sur le parquet pendant que la jeune fille regardait cette fâcheuse pluie.

« Quelle désagréable matinée ! dit-elle.

— Ah ! oui, miss Laure, le temps est un peu humide, répliqua mistress Madden d'un ton conciliant.

— Un peu humide ! répéta vivement Laure, il me semble que oui, qu'il est humide, en effet. Il est affreusement, horriblement humide. Et dire que la gelée a duré près de trois semaines, et qu'elle a juste attendu la matinée de mon mariage pour cesser. A-t-on jamais vu rien d'aussi désagréable ?

— Oh ! miss Laure, dit la sympathique Madden, il arrive toute espèce de choses désagréables dans ce triste monde que nous habitons ; seulement, des jeunes filles ne le supportent pas souvent. Des gens diront peut-être que vous êtes venue au monde sous une heureuse étoile, miss Laure, mais moi je prétends que vous y êtes venue sous des milliers de bonnes étoiles. N'allez pas chagriner votre bon petit cœur, ma bienheureuse miss Laure, si la pluie vous est contraire. Je présume que le commis qui a la direction du temps est un de ces brouillons de radicaux qui péroreront sans cesse contre l'aristocratie, et qu'il a fait pleuvoir tout exprès pour vous contrarier. Mais que vous importe un peu plus ou un peu moins de pluie, miss Laure, puisque vous avez plus de voitures à votre service que n'en avait la princesse dans le conte de fée, car je crois que cette princesse, nommée Boudrouboudour, ou tout autre nom aussi difficile, ne devait pas, ainsi que nous l'apprend l'histoire d'Aladin avoir de voiture du tout, puisqu'elle se rendait au bain à pied. Ne prenez pas garde à la pluie, miss Laure.

— Mais c'est un mauvais présage, qu'en pensez-vous, Elisabeth ? demanda Laure Dunbar. Cette pluie me rappelle la vieille ballade de la fiancée sur qui le soleil brille et de la fiancée sur qui la pluie tombe.

— Ah ! grand Dieu ! miss Laure, vous n'allez pas j'espère, vous mettre en tête de pareilles fadaïses, s'écria mistress Madden ; des ballades aussi stupides sont bonnes tout au plus pour le vulgaire, qui fait publier ses bancs à l'église de la paroisse. Qu'est-ce que vous voulez que cela puisse vous faire à vous, miss Laure, qu'il tombe ou non des hallebarbes en un jour pareil ?

Mais quoique l'honnête cœur d'Elisabeth Madden fit de son mieux pour consoler à sa manière sa jeune maîtresse, elle n'était pas du tout satisfaite elle-même.

Le ciel noir, l'atmosphère nébuleuse et cette pluie monotone eussent assombri les idées du convive le plus gai de l'univers.

Malgré nous, nous sommes les esclaves des influences atmosphériques, et nous ne pouvons avoir le cœur gai ou être heureux dans les noires journées d'hiver, alors que les nuages ternissent l'éclat de nos brillantes espérances et que dans le sombre aspect que présente la terre nous nous imaginons voir un sombre rideau qui descend sur un avenir inconnu et nous le dérober.

Laure éprouva quelque chose de ce genre, car elle dit au bout d'un moment, d'un ton moitié impatient, moitié triste :

« Ce que je veux que cela me fasse, Elisabeth ? mais le monde a changé depuis hier. Quand je suis sortie à cheval avec Philippe en plein soleil, il y a de cela un peu plus de dix-huit heures, tout sur terre m'a semblé beau et brillant. La joie inondait mon cœur, et je pouvais à peine croire que nous étions en hiver et que ce n'était que le soleil de janvier qui brillait au ciel. Toute ma vie future semblait se dérouler devant moi, comme une interminable galerie de beaux tableaux, des tableaux où je me voyais toujours avec Philippe et toujours heureuse. Aujourd'hui, aujourd'hui, ah ! comme tout est différent ! s'écria Laure en frissonnant légèrement, le ciel qui me masque la prairie là-bas, me masque aussi l'avenir. Je ne vois rien du futur. Si je devais être séparée de Philippe en ce jour au lieu d'être unie à lui par le mariage, je crois que je ne serais pas plus triste que je ne le suis maintenant. Pourquoi donc cela, chère Elisabeth ?

— Mais, bonté divine, s'écria mistress Madden, comment puis-je vous le dire, ma chère enfant. Vous parlez exactement comme un livre de poésies, et à moins que je ne fusse moi-même un autre volume de poésies, je ne vois guère comment on pourrait vous répondre. Allons, déjeûnez, ma chère enfant gâtée, et goûtez-moi ces œufs frais. On dit que les œufs frais donnent de la gaieté, mon cher cœur.

Laure Dunbar prit place dans un fauteuil confortable entre la cheminée et la petite table du déjeuner. Elle fit semblant de manger pour faire plaisir à sa vieille nourrice qui trottinait avec inquiétude dans la chambre, s'arrêtant tantôt derrière le fauteuil de Laure, et la poussant à prendre ceci et cela, et tantôt courant à la table de toilette pour faire quelques arrangements nouveaux à la parure de la mariée, ou bien s'approchant de la fenêtre et parjurant son âme en annonçant que le ciel s'éclaircissait.

« Le brouillard disparaît là-bas derrière les ormes, miss Laure, dit Elisabeth, on voit par une échappée un coin du ciel bleu, ou du moins s'il n'est pas bleu il est bien moins noir que les nuages qui l'environnent, et c'est déjà quelque chose. Mangez une tranche de pâté du *Perrigorge* ou bien de ce jambon de *Strasbog*, miss Laure, ou sinon vous vous trouverez mal au pied de l'autel. Ne persistez pas à vouloir vous marier l'estomac vide, miss Laure. Comment voulez-vous faire aussi bonne figure que vous le pouvez, mon cher amour, si vous entrez dans l'église mourant de faim, comme ces mendiants respectables qui portent attaché sur le devant de leur habit un bout de papier avec ces mots : « J'ai faim ! » en grosses lettres et qui se tiennent au bout de l'un des ponts du côté de Surrey. Ah ! je ne croirais jamais que vous vouliez avoir une mine pareille en un jour comme celui de votre mariage. Non, je ne le croirais pas quand bien même on m'offrirait de devenir comtesse moi-même ».

Laure Dunbar ne fit que très peu attention au bavardage décousu de mistress Madden, et je suis forcé d'avouer qu'en cette occasion mistress Madden parlait plutôt pour parler que pour donner un libre cours à une surabondance de gaieté folle.

La bonne femme subissait aussi bien que sa maîtresse l'influence de cette matinée froide, humide et désolante. Mistress Madden était superstitieuse comme le sont généralement plus ou moins la plupart des gens ignorants et simples d'esprit. La superstition n'est en somme qu'une pensée vague, n'ayant pas conscience d'elle-même, qui est à l'état latent dans le plus grand nombre des natures, si l'on en excepte toutefois ces esprits froids et pratiques qui ne croient à rien, pas même au ciel lui-même.

La nature d'Elisabeth n'était rien moins que froide et sèche, et la ballade de la mariée sur qui la pluie tombe sembla résonner à ses oreilles pendant toute cette matinée. Était-ce un mauvais présage que cette journée sombre et triste où les pauvres daims grelottants se réunissaient en masse dans les humides bryères du parc ? Annonçait-elle quelque malheur futur, cette pluie monotone ? Y avait-il dans ce ciel bas et noir quelque prophétie de malheur concernant l'avenir de Laure Dunbar ? Les anges pleuraient-ils sur le sort de cette belle jeune fille au moment où elle allait être mariée ? Telles étaient à peu près les pensées qui troublaient la vieille et affectueuse nourrice de Laure, dont la causerie n'avait qu'un but, celui de cacher le malaise de son esprit.

Miss Dunbar contemplant sa tasse de thé et remuait sa cuillère d'un air distrait et rêveur.

« Savez-vous à quoi je songe, Elisabeth ? demanda-t-elle ensuite.

— Ma foi non, miss. Comment puis-je deviner ce qui vous préoccupe, à moins que ce ne soit l'idée que voici bientôt l'heure de vous faire coiffer ? Et, s'il en était ainsi, vous ne vous tromperiez guère, continua mistress Madden en détournant la tête de la table de toilette.

— Je songe, Elisabeth, que je connais bien peu Philippe Jocelyn. Je l'aime... ah ! Dieu sait avec quelle tendresse ! Mais il me semble que je ne le connais pas du tout. Ah ! si je ne l'aimais, en somme, que parce qu'il a une jolie figure et de beaux yeux noirs expressifs ?

— Bonté divine, miss ! s'écria la confidente de Laure, je vous avoue que je ne connais rien à l'expression du regard et aux choses de ce genre, mais je sais que si j'étais une jeune demoiselle comme vous, ayant pour père un millionnaire, j'aimerais mieux épouser un homme beau qu'un homme laid.

— Je me demande si je le connais réellement, continua Laure, ne prenant pas garde à l'exclamation de sa nourrice, je me demande si je le connais. Parfois une sombre tristesse envahit sa figure, et, quoique ses regards pensifs soient fixés sur moi, je sais qu'il ne me voit pas, et je ne puis deviner quelles sont les pensées qui le préoccupent, bien que je sois sûre que ces pensées ne sont pas agréables. Dans ces moments-là nous semblons tellement éloignés l'un de l'autre, que si la moitié de la terre était entre nous, notre séparation ne serait pas plus réelle. Mais parfois aussi, quand il paraît heureux avec moi, quand il est assis à mes côtés et me sourit en me regardant, je m'imagine que je puis sonder les profondeurs de son noble cœur.

— Mais sans doute vous les sondez, ma mignonne, répondit mistress Madden d'un ton concluant ; vous en savez assez sur son compte ; vous savez qu'il est comte de Haughton, que dans tout le comté de Warwick il n'y a pas une plus belle maison que celle de Jocelyns Rock, que vous aurez trois mille livres par an pour vos dépenses personnelles, et si de pareils renseignements sur son futur mari, ne suffisent pas à une jeune fille bien élevée, je ne vois pas trop ce qu'il lui faudrait. Et maintenant, miss Laure, venez que je vous coiffe, si vous tenez à avoir vos cheveux arrangés aujourd'hui. Il est neuf heures passées, et vous devez vous trouver à l'église à onze heures.

— Et papa va me remettre entre les mains de mon mari, murmura Laure à voix basse en s'asseyant de-

vant sa table de toilette, je voudrais qu'il m'aimât un peu plus.

— Peut-être s'il vous aimait davantage il vous garderait au lieu de vous remettre entre les mains d'un autre, miss Laure, observa mistress Madden, évidemment satisfaite de la plaisanterie, et je ne crois pas que vous y teniez beaucoup, n'est-ce pas, miss ? Tenez la tête droite, ma chère enfant, et ne vous préoccupez que d'une chose, d'être aussi belle que possible aujourd'hui.

— Mais je ne puis m'empêcher de songer au vieux refrain, Elisabeth, je ne puis m'empêcher de songer à cette stupide ballade de la mariée sur qui la pluie tombe.

XXXII.—LE FARDEAU QUE L'ON PORTA A TRAVERS LE CIMETIÈRE

Le mariage devait avoir lieu à l'église de Lisford... cette jolie église antique dont nous avons déjà parlé.

L'Avon au cours sinueux traversait le cimetière, et sur ses bords poussaient de longs roseaux qui se balançaient au souffle du vent. Il y avait un pont rustique sur la rivière et on entrait dans le cimetière par deux portes en face l'une de l'autre. Les piétons qui choisissaient la route la plus courte entre Lisford et Shorncliffe entraient par l'une et sortaient par l'autre qui donnait sur le grand chemin.

Les dignes habitants de Lisford furent presque aussi contrariés du mauvais temps et des brouillards que Laure Dunbar et sa fidèle nourrice elle-même. De nouveaux chapeaux avaient été fabriqués pour cette occasion solennelle. Des rameaux de houx et du gui, des branchages verts de toute sorte avaient été ramassés pour couvrir le chemin sur lequel devaient se poser les jolis pieds de la mariée. Toutes les perce-neige des jardins de Lisford, tous les crocus qui s'étaient trop pressés de montrer leur tête jaune parmi leurs feuilles noirâtres, avaient été ramassés pour faire honneur à la jeune mariée.

La franche et bonne nature de Laure Dunbar et sa générosité n'avaient pas été oubliées en cette occasion, et chaque habitant de Lisford voulait faire preuve de reconnaissance.

Mais cette pluie désolante déjoua tous les projets. A quoi bon jeter des rameaux de houx tout humides et des perce-neige effeuillées dans les flaques d'eau que la mariée serait obligée de traverser, toute comtesse qu'elle était ? Quelle triste figure feraient deux rangées d'enfants orphelins avec le nez rouge et pas de mouchoirs de poche ! Le recteur lui-même était enrhumé et serait obligé de ne pas prononcer les *n* et les *m* de la messe du mariage.

Bref, tout le monde sentit que la cérémonie était destinée à ne pas avoir beaucoup d'éclat. Cela paraissait bien dur que le chef de la maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby ne pût pas avec toute sa fortune acheter quelques rayons de soleil pour éclairer le mariage de sa fille. Vers onze heures, le temps devint si noir et le brouillard si épais, qu'une douzaine de cierges furent promptement allumés et disposés autour de l'autel afin que les mariés pussent voir chacun celui ou celle qu'il ou qu'elle épouserait pour la vie.

Oui, ce vilain temps changeait l'aspect de tous les objets et les rendait aussi tristes que lui. Un mariage par la pluie, c'est comme une partie de plaisir sans soleil. La nature la plus héroïque succombe à la désolation complète de la terre. Le conteur spirituel de la société oublie sa meilleure anecdote, le chanteur de couplets grivois ou moqueurs s'arrête au bon endroit de sa chanson bouffonne, les yeux de la beauté sont sans éclat, il n'y a ni pétilllement ni bouquet dans le champagne, quand bien même le raisin qui a servi à le fabriquer aurait été cueilli sur les coteaux de la veuve Cliquot elle-même.

Il est certaines choses qui ont plus de puissance que les empereurs, et l'atmosphère est du nombre. Alexandre a pu conquérir des royaumes pour se distraire, mais je ne crois pas qu'il eût résisté à l'influence d'un jour de pluie.

De tous ceux qui devaient assister au mariage de lord Haughton, le père de la mariée était peut-être celui qui semblait le moins affecté par la pluie continue et le sombre aspect du ciel.

Si Henri Dunbar était grave et silencieux aujourd'hui, il n'y avait là rien d'étonnant et de nouveau, car il était toujours grave et silencieux. Si les manières du banquier étaient sèches et glacées, ces manières-là lui étaient habituelles, et il n'y avait pas à accuser le mauvais temps d'avoir changé son caractère. Il était assis devant le vaste foyer, regardant les charbons enflammés et attendant qu'on vint le prévenir qu'il était temps d'aller prendre place à côté de sa fille dans la voiture qui devait les conduire tous deux à l'église de Lisford.

Il paraissait très-beau, très-aristocratique, avec sa moustache grise soigneusement frisée et son camélia blanc à la boutonnière. Cependant quand il s'avança dans le vestibule un moment après, avec le sourire aux lèvres comme un homme qui va remplir un rôle dans une comédie, Laure Dunbar se recula de lui en frissonnant involontairement comme le jour de leur première rencontre dans Portland-Place.

Mais il lui offrit sa main et elle y plaça le bout de ses doigts en se laissant conduire à la voiture.

« Demandez à Dieu de me bénir en ce jour, papa, » dit la jeune fille avec tendresse et à voix basse pendant qu'il s'installaient côte à côte dans l'intérieur du commode véhicule.

Laure Dunbar posa sa main d'une façon caressante sur l'épaule du banquier en parlant ainsi. Ce n'était pas le moment des réticences, ce n'était pas une occasion où ses craintes de jeune fille devaient céder devant cet homme grave et silencieux.

« Demandez à Dieu de me bénir, mon cher père, répéta doucement sa voix tremblante, demandez-le en souvenir de ma pauvre mère. »

Elle essaya de regarder la figure de son père, mais elle ne put la voir. Il avait retourné la tête et il était occupé à arranger quelque chose à la portière. La voiture avait coûté une centaine de livres et elle était très-bien construite, mais il y avait cependant quelque chose qui n'allait pas bien dans la portière, à en juger par la difficulté qu'éprouva M. Dunbar à arranger ce quelque chose à sa guise.

Il parla ensuite d'une voix sérieuse, mais en détournant toujours la tête.

« J'espère que Dieu vous bénira ma chère, dit-il, et qu'il aura pitié de vos ennemis. »

Ce dernier souhait était beaucoup plus chrétien que naturel, car il n'est pas d'usage que les pères implorant la compassion céleste en faveur des ennemis de leurs enfants.

Mais Laure Dunbar ne prit pas la peine de réfléchir à cela ; elle songea seulement que son père avait appelé les bénédictions du ciel sur elle, et que le son de sa voix avait révélé une agitation qui ne pouvait provenir que d'une cause, l'affection qu'il avait pour sa fille.

Elle se jeta dans les bras du banquier avec un sourire radieux, et passant ses petites mains autour de son cou, elle attira sa tête vers la sienne et l'embrassa sur les lèvres.

Mais de même que le jour de l'arrivée à Portland-Place elle tressaillit en sentant sur sa figure le froid mortel des mains de son père qui essayaient de la repousser doucement.

C'est chose ordinaire chez les Anglo-Indiens d'être calmes et réservés dans leurs manières et ennemis de toutes démonstrations de ce genre. Laure s'en souvint et excusa ainsi vis-à-vis d'elle-même la froideur de son père.

La pluie tombait toujours quand la voiture s'arrêta à une des portes du cimetière. Il n'y avait que trois voitures à ce cortège nuptial, car M. Dunbar avait insisté pour que la cérémonie eût lieu sans éclat.

Laure avait trois demoiselles d'honneur, trois jeunes filles à figure pâle qui grelottaient et dont les nez effilés étaient un peu rouges au bout. Elles eussent paru jolies les pauvres filles si le mariage avait eu lieu en été, mais elles n'étaient pas douées de cette splendide beauté exceptionnelle qui défie tous les changements de température et qui est tout aussi glo-

rieuse sous les haillons de la misère que sous le ve-lours et l'hermine de l'opulence.

Les voitures arrivèrent à la petite porte du cime-tière de Lisford. Philippe Jocelyn sortit aussitôt du porche et accourut par l'étroit sentier qui menait à la porte d'entrée.

La pluie tombait sur lui quoiqu'il fût comte et qu'il vint nu-tête recevoir sa fiancée.

Je crois que le bedeau de Lisford, qui était un tory enragé de la vieille école fut presque étonné de ce que le ciel lui-même avait l'audace de mouiller la tête dé-couverte du seigneur de Jocelyn's-Rock.

Mais la pluie n'en continua pas moins.

« Les temps sont bien changés, monsieur, dit le bedeau à un personnage curieux qui avait l'air d'un étranger et se trouvait auprès de lui, j'ai lu dans une histoire du comté de Warwick qu'à l'époque où Al-gernon Jocelyn épousa dame Marguerite Melward, veuve de sir Stephen Melward, chevalier du temps de Charles 1er, il y avait un dais en drap d'or qui s'éten-dait depuis la porte là-bas jusqu'au porche où nous sommes et deux tours roulantes en osier traînées cha-cune par quatre chevaux et portant quarante enfants pauvres couronnés de roses qui paraissaient aux fe-nêtres des tours et faisaient pleuvoir sur la foule des eaux de senteur et des parfums ; et puis il y eut un banquet, monsieur, un banquet servi à midi à Jocce-lyn's-Rock et où figurèrent six paons la queue déployée et un pâté sur un plat en or, lequel pâté contenait dans ses flancs des colombes vivantes dont chaque plume était imprégnée des parfums les plus rares que ces colombes devaient semer sur la tête des convives en voltigeant çà et là dans la salle. Mais croiriez-vous, monsieur, que ces bêtes-là étaient tellement imbuées de l'esprit du radicalisme qu'elles n'eurent rien de plus pressé que de s'envoler par la fenêtre et d'aller répandre leurs parfums sur le vulgaire rassemblé au de-hors ? Il n'y a plus de mariage pareil de nos jours, monsieur, ajouta le vieux bedeau d'un ton plaintif, ainsi que je le dis souvent à ma femme, je ne crois pas que l'Angleterre ait jamais relevé sa tête depuis ce jour de malheur où Charles 1er le martyr, perdit la sienne ».

Laure Dunbar parcourut l'étroit sentier à côté de son père, mais Philippe Jocelyn prit place à sa gauche et la foule eut assez à faire de dévorer des yeux le marié et la mariée.

La figure pâle et sombre du comte de Haughton au-rait pu servir d'étude à un peintre tant sa beauté mâle était parfaite. Mais l'artiste aurait eu besoin des cou-leurs les plus foncées de sa palette pour bien faire son œuvre et le portrait achevé n'eût pas été beau à voir.

Philippe Jocelyn ne réalisa pas aux yeux des gens de Lisford l'idée qu'ils s'étaient faite d'un heureux époux. Si ce jour était le plus beau de sa vie, il avait une étrange manière de supporter le bonheur.

Chacun s'était attendu à voir la figure du jeune comte radieuse et souriante et avait espéré que l'éclat de sa physionomie ferait en quelque sorte compensa-tion au manque de lumière dans les cieux.

Mais il n'en fut pas ainsi. Le comte s'était tenu sous le porche de l'église et avait attendu la mariée pendant plus d'un quart d'heure sans que les Lisfordiens, qui ne le quittaient pas des yeux, l'eussent vu sourire une seule fois.

La pâleur était naturelle, mais aujourd'hui il était bien plus pâle que de coutume. Ses yeux étaient injectés de sang et sa figure avait cet air hagard de l'homme qui a été privé de son sommeil habituel.

En remontant le sentier vers le porche, en ce mo-ment il ne regardait pas la jolie figure de sa future à côté de laquelle il marchait. Ses yeux se tournaient avec inquiétude de droite à gauche et puis de gauche à droite, comme s'il eût cherché quelque chose ou quel-qu'un dans la foule, comme s'il eût cherché quelque chose ou quelqu'un qu'il comptait voir, tout en ayant peur que ses espérances ne fussent réalisées.

Le cimetière était encombré par la foule le long du sentier que suivaient le marié et la mariée. Malgré le mauvais temps, malgré le désir du banquier que la cérémonie se fit sans bruit, il était venu du monde de très-loin pour assister au mariage de la jolie fille du millionnaire avec le maître de Jocelyn's-Rock.

Au moment où Philippe Jocelyn et ses deux com-pagnons allaient arriver au porche, la foule rassem-blée devant la porte qui s'ouvrait sur les prairies fut tout à coup écartée et quelque chose fut apporté dans le cimetière.

La foule livra passage en se reculant des deux côtés. Jusqu'à ce moment il y avait un bourdonnement parmi les spectateurs curieux qui avaient tous fait quelque remarque ou communiqué quelque pensée à leur voisin au sujet de la mariée. Mais tout à coup il se fit un silence complet. Tous les yeux se détournèrent des deux époux et se dirigèrent vers ce quelque chose qui avait été apporté au cimetière.

C'était un fardeau que deux paysans portaient sur une litière construite à la hâte avec quelques planches mal jointes. Le fardeau était en partie couvert par une veste et un gilet appartenant sans doute à l'un des porteurs. Il était couvert, mais non pas caché.

Chacun des spectateurs vit que le fardeau porté par ses deux hommes était un cadavre.

Les hommes traversèrent lentement le cimetière avec leur civière. Ils avaient vaguement l'idée que leur présence en pareil endroit ne cadrait guère avec le grand événement du jour. Mais ce n'était pas de leur faute. Ils avaient un devoir à remplir et ils étaient tenus à le remplir quand bien même toutes les princesses royales eussent été sur le point de se marier à l'église de Lisford.

Leur devoir était de porter le cadavre d'une femme qui avait été trouvée dans l'Avon, à quelques milles de là, à l'auberge principale de Lisford pour y at-tendre l'enquête du coroner. Voilà ce qu'ils avaient à faire et ils s'en acquittaient sans s'occuper de Laure Dunbar et du comte de Haughton ; mais Laure Dun-bar poussa un cri d'effroi quand l'horrible fardeau passa lentement à côté d'elle.

« Qu'est-ce, Philippe ! s'écria-t-elle ; oh ! qu'est-ce que c'est... qu'est-ce ?... Est-ce quelqu'un de blessé ?.. quelqu'un qui est... »

Elle s'empara du bras de son prétendu et le regarda d'un air suppliant ; mais il ne répondit pas à ses ques-tions. Il regardait le cadavre immobile sur la litière et chaque ligne de son visage était aussi rigide que si ses muscles eussent été changés tout à coup en acier.

« Qui est-ce ?... Cette personne est-elle malade ou bien est... est... est-elle morte ? s'écria Laure Dun-bar. Oh ! allez voir, Philippe ; allez demander ce qui est arrivé. »

Les deux hommes étaient, en ce moment, arrivés à la porte donnant sur le grand chemin, et la foule s'é-tait rassemblée autour d'eux et de leur étrange far-deau. Chacun désirait voir la figure de la morte. Ce coup d'œil valait mieux que celui de la fiancée elle-même dans tout l'éclat de sa parure et de sa couronne de fleurs d'oranger. Chacun voulait savoir qui était la femme morte et ce qu'elle était. Était-ce une étran-gère ou quelqu'un de Lisford ?

Philippe Jocelyn se prêta aux désirs de sa future. Il se dirigea lentement vers la porte, toujours nu-tête. La foule lui fit place quand il s'approcha et il fut tout droit à l'un des porteurs qu'il toucha à l'épaule.

« Qui est-ce ? » demanda lord Haughton, montrant le cadavre sur la litière.

Le cadavre était celui d'une femme ; il n'y avait pas à s'y tromper. L'eau ruisselait des plis de sa robe en lambeaux, et ses pieds, ni larges ni mal faits, mais couverts d'une mauvaise chaussure, se voyaient au-dessous de la bordure éraillée de son vêtement.

— Qui est-ce ? demanda lord Haughton.

— C'est une pauvre femme, milord, que mon com-pagnon et moi nous avons trouvée, il y a environ deux heures, flottant sur l'eau là-bas, un peu avant d'ar-river à Shorncliffe. Elle s'est noyée, je suppose, la pauvre âme. Je crains bien, Votre Honneur, qu'elle ne se soit suicidée ; mais j'espère, comme elle était jeune et qu'elle ne manquait pas de beauté, que le coroner rendra un verdict de folie momentanée. Vous désirez peut-être voir la figure de la malheureuse, milord ? »

Il y avait dans Lisford une tendance générale à la curiosité pour les cadavres. Quelques-uns des habi-tants allaient le matin faire des visites chez les gens décédés pour les voir dans leur lit ; et il s'en trouvait

très-peu, parmi les Lisfordiens, qui ne se fussent pas dérangés de quelques milles pour se procurer le coup d'œil d'un noyé à peine retiré de l'eau.

La foule se précipita autour de la litière en voyant l'un des deux paysans se disposer à écarter le vête-ment qui couvrait la figure de la morte, et il y eut un moment d'attente indicible.

Mais le paysan attendit les ordres de Philippe Jo-celyn.

« Milord veut-il voir la figure de la pauvre noyée ? demanda-t-il de nouveau.

— Oui », répondit le comte de Haughton respirant avec peine avant de parler.

L'homme ôta son habit de dessus la litière.

La figure de la morte était terrible à voir, car sur ses traits se lisait l'horreur d'une mort soudaine. Les yeux étaient tout grands ouverts et exprimaient l'é-pouvante.

Mais Philippe Jocelyn n'eut pas besoin de regarder longtemps ce masque rigide. Il le connaissait trop bien... il ne le connaissait que trop bien.

Il retourna très-lentement cette fois au porche de l'église, où Laure Dunbar l'attendait.

« Qui est-ce, Philippe ! s'écria-t-elle ; cette per-sonne est-elle ?... »

— Oui, Laure.

— Morte ! oh ! pauvre créature ; mais qui est-elle Philippe ?

— Comment puis-je le savoir ?

— C'est donc une étrangère ?

— Oui, tout à fait étrangère.

— Et elle s'est noyée ?

— Oui.

— Elle s'est jetée dans la rivière, je suppose, la pauvre malheureuse.

— Je le pense, Laure. Les deux hommes qui l'ont trouvée l'ont dit. Mais, ma chère, il ne faut pas vous chagriner à cause de cela.

— Comment voulez-vous que je ne me chagrine pas ! s'écria Laure Dunbar. On ne peut être heureux en songeant qu'il y a tant de misère en ce monde. Et vous aussi, Philippe, vous avez l'air triste ?

— Croyez-vous, Laure, demanda le jeune homme ; ah ! ma chère âme, c'est qu'un pareil événement n'est certainement pas très agréable le jour où l'on se marie. »

Le bedeau, posté à quelques pas en arrière, mur-mura quelques paroles par lesquelles il affirmait qu'on devait s'attendre à de pareilles choses dans un pays ou les tories étaient en minorité.

Mais le recteur et son curé attendaient dans la sa-cristie, et Philippe Jocelyn y conduisit sa fiancée. Le cortège nuptial pénétra ensuite dans l'église et les époux s'agenouillèrent au pied de l'autel.

Le service solennel fut lu. Il n'y eut pas d'interrup-tion ; personne ne vint s'opposer à ce mariage aristocratique.

Philippe Jocelyn était libre d'épouser qui bon lui semblait. Sa première femme était emportée à l'auberge du village par deux paysans, et une foule cu-rieuse la suivait pendant que son mari jurait fidélité à une autre femme plus belle.

Les courts veuvages sont de mode depuis que la mère un peu légère d'Hamlet, prince de Danemark, consentit à faire le bonheur de Claudius, et le deuil de Philippe Jocelyn ne fut certainement pas bien long.

XXXIII. — UNE CONNAISSANCE PAUVREMENT VETUE DE M. DUNBAR

Parmi les spectateurs qui restèrent pour assister au mariage pendant que leurs compagnons à dispositions plus morbides s'éloignaient à la suite du cadavre, se trouvait un homme qui était tout aussi étranger à Lisford que la femme noyée qu'on emportait maintenant à l'auberge de la Rose et la Couronne.

Cet homme était grand, grêle, et fort pâle. Il avait des cheveux gris et une barbe grise très courte qui lui cachait la partie inférieure de la figure. Il portait un grand pardessus boutonné jusqu'au menton, un vieux foulard de cachemire était enroulé autour du cou, et

un chapeau en piteux état qui avait été jadis blanc lui descendait jusque sur les yeux.

Cet homme était Herr von Volterchoker, le clown. Il cachait sa figure, bien qu'il n'eût pas besoin de se déguiser. C'était son habitude de tout cacher. Le secret était devenu pour lui une seconde nature. Il cachait ses pensées, même lorsqu'elles étaient insignifiantes. Il ne pouvait mettre un chapeau sans le rabattre sur ses yeux ; il ne pouvait porter un habit sans le boutonner jusqu'au menton. En plein été, il s'attifait d'un cache nez. Même dans les endroits où il était complètement étranger et où il n'avait pas plus à craindre d'être reconnu que dans une île inhabitée, cet homme suivait les allées étroites et bruyantes, et préférait les rues malsaines aux rues bien aérées et commodes pour la circulation.

Il avait si long-temps joué à cache cache avec le monde, qu'il avait fini par prendre une espèce de plaisir dans le jeu en lui-même, et il continuait à se cacher, quoique personne ne fût à sa piste, comme un enfant qui fait l'école buissonnière se voit forcé de jouer tout seul et court à perdre haleine pour échapper à une poursuite imaginaire.

Herr von Volterchoker était venu à Lisford sans que les affaires de son métier y fussent pour quelque chose. C'était à son compte qu'il s'y était rendu, ou plutôt comme aurait dit un des acrobates de la troupe de Cadgers, il avait voyagé à ses crochets.

La troupe de Cadgers ne faisait rien absolument par ce triste temps de janvier, et le taciturne clown n'avait pas eu de peine à obtenir un congé de son patron.

Il dit à M. et à mistress Cadgers que sa grand-mère, qui habitait un village du comté de Warwick, l'avait fait avertir qu'elle ne demeurerait plus bien longtemps soit dans ce village, soit ailleurs.

Le digne saltimbanque et sa femme exprimèrent légèrement leur surprise, tempérée évidemment par la politesse, en apprenant que Herr von Volterchoker avait une grand-mère de par le monde, et cela était assez naturel, attendu que le clown lui-même était gris comme un blaireau.

" Ah ! dit le clown, il n'y a pas certainement beaucoup d'hommes de mon âge qui puissent se vanter d'avoir une grand-mère ; mais c'est que, voyez-vous, je ne suis pas aussi vieux que j'en ai l'air, et ma grand-mère est extraordinairement vieille. Elle a franchi la centaine depuis sept ans, et je vous assure que les gens de mon endroit lui témoignent beaucoup d'égards et lui font, à cause de son âge, une foule de jolis petits cadeaux. Pourtant je ne vois pas trop en quoi elle les mérite. C'est exactement comme si on récompensait de sa glotonnerie un enfant qui s'est donné une indigestion de pudding, en parvenant à en avaler deux fois plus que son voisin. Que chacun vive aussi longtemps qu'il peut, voilà ma devise, mais n'allons pas traiter en grand personnage celui qui réussit le mieux.

Ce n'était pas souvent que le clown à mine sévère daignait être aussi communicatif, et, en cette occasion, son discours ressembla à ceux du grand Talleyrand, d'autant mieux qu'il avait pour but de déguiser ses pensées.

Dans la matinée du lendemain, qui était la veille du jour fixé pour le mariage, Herr von Volterchoker prit son billet pour Shorncliffe, et arriva à Lisford à peu près vers midi.

S'il avait une grand-mère dans ce paisible village, elle habitait sans doute à la Rose et la Couronne, car ce fut là que le clown se rendit ; mais je me vois dans la nécessité d'avouer que la grand-mère était un personnage fabuleux, et que Herr von Volterchoker était étranger à Lisford.

Il y était venu dans un but particulier.

Il était venu assister au mariage de Philippe Jocelyn, comte de Haughton, avec Laure Dunbar.

Il semblait avoir des amis presque partout, ce clown silencieux, et un ami de Birmingham lui avait écrit pour l'informer des mouvements de lord Haughton, et avait toujours été en correspondance suivie avec lui sur ce sujet depuis la nuit qui suivit les courses, nuit dans laquelle Georgey Jocelyn disparut de la tente de M. Cadgers, à la foire de Shorncliffe.

Her von Volterchoker fit élection de domicile à la Rose et la Couronne. Il était voyageur en bijouterie, de Birmingham, dit-il à la maîtresse de cette paisible petite auberge, et il regagnait ce bruyant centre commercial pour y renouveler sa pacotille d'émeraudes de verre et de rubis gigantesques doublés de clinquant. Le clown, habituellement si morose et silencieux, parvint à se faire très bien venir des gais habitués de la confortable petite salle commune de la Rose et la Couronne.

Il dina et soupa dans ce charmant endroit et y passa toute la soirée, écoutant la conversation des Lisfordiens, causant avec eux et buvant son grog au gin de l'air d'un homme qui était de taille à consommer un tonneau de jus de baies de genièvre sans être incommodé le moins du monde. Il but et mangea comme un vigoureux gaillard qui a des muscles d'acier, et ses yeux noirs pétillants ne perdirent pas de vue les figures des bons provinciaux pendant qu'il prêtait l'oreille à tout ce qui se disait. Evidemment, il fut longuement question de l'événement du lendemain. Chacun eut quelque chose à dire sur miss Dunbar et son richard de père, sur le comte de Haughton et l'étrange combinaison de malheur qui avait fait de lui le maître de Jocelyn's-Rock.

Le clown écouta chaque parole et ne lança une ou deux phrases de temps en temps que lorsqu'il voyait la conversation s'arrêter ou qu'il craignait un changement de sujet.

Par ce moyen il parvint à faire causer les Lisfordiens sur un seul thème, et ce thème fut Philippe Jocelyn et sa future.

Dans la matinée du mariage, Her von Volterchoker arriva de très bonne heure à l'église. La pluie battante n'était qu'une bagatelle pour lui ; il y était habitué, et c'était même pour lui une bonne excuse qui lui permettait de boutonner son habit jusqu'au menton et d'en relever le collet jusqu'à ses grosses oreilles.

Il trouva la porte de l'église entr'ouverte quoiqu'il fût de bonne heure, et entrant doucement il aperçut le bedeau tory et quelques enfants orphelins tout mouillés qui s'efforçaient de donner à l'église un air de circonstance en plantant des perce-neige et des crocus dans les guirlandes de verdure qui avaient été enroulées autour des piliers et de la chaire avant Noël.

Herr von Volterchoker trouva moyen d'engager la conversation avec le bedeau tory, ce qui n'était pas difficile, vu que le susdit bedeau était toujours disposé à profiter de l'occasion de s'écouter parler. Il va sans dire que le loquace bedeau parla surtout de lord Haughton et de la fille du banquier, et le clown silencieux apprit de nouveau qu'Henri Dunbar était immensément riche.

" J'ai entendu dire que M. Dunbar est l'homme le plus riche de l'Europe après l'empereur de Russie et le baron Rothschild, dit le bedeau, mais je puis affirmer seulement qu'il a de l'argent à ne savoir qu'en faire, parce qu'il passe sa journée assis devant son feu dans sa chambre ou bien à se promener à cheval vers la brume si toutefois le bruit qui circule est vrai.

—Voici ce que je vais faire, dit le clown, puisque je suis à Lisford qui, à vous parler franchement, est le plus triste coin de terre que j'aie jamais rencontré, je resterai ici pour assister au mariage. Je suppose qu'il vous sera facile de me loger dans quelque banc bien tranquille, là-bas, à l'ombre, d'où je pourrai tout voir sans qu'aucun de vos aristocratiques personnages m'aperçoive, hein, qu'en pensez-vous ?

Comme Herr von Volterchoker donna du poids à cette question en glissant une demi-couronne dans la main du bedeau, ce dernier y répondit promptement.

" Je vais vous mettre, dit-il, dans le banc le plus confortable où vous ayez jamais pris place.

(A suivre)

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3 00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois de juillet 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—*Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—*Les Bostonnais*, par John Espérance (roman historique illustré) ;

3.—*Femme ou Sabre*, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—*Les femmes vèrées*, (poésies), par Albert Ferland

5.—*Les monographies de plantes Canadiennes*, par E.-Z. Massicotte ;

6.—*Gustave ou un héros Canadien*, par A. Thomas.

7.—*Les fleurs de la poésie canadienne*, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—*Petit dictionnaire de la langue française*, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

10.—NOUVEAU PAROISSIEN ROMAIN, contenant la messe et les vêpres, augmenté des Évangiles de tous les dimanches, des prières durant la messe, du chemin de la croix, etc., avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 314 pages, papier fin, gros caractère, couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

11.—RECUEIL DE PRIÈRES de madame de Fénelon, corrigé et augmenté de méditations, prières et lectures tirées des *Œuvres des Saints Pères*, des écrits de saints docteurs, et des orateurs sacrés. Aussi les prières durant la messe et les vêpres, etc. Avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 214 pages, papier fin, encadrement et titres en rouge. Couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

12.—LE COMBAT SPIRITUEL composé en italien par le R.-P. D. Laurent Scupoli, traduit en français par le P. J. Brignon, jésuite, nouvelle édition augmentée de la messe et des vêpres, etc. Avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 264 pages, papier fin, encadrement et titres en rouge. Couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

13.—PRIÈRES DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI divisées en exercices de piétés, pour chaque jour, chaque semaine, chaque mois, et les différents temps de l'année, par le P. J. M. L., avec la Messe et les Vêpres, etc. Gravure en taille douce, 1 vol. de 228 pages, papier fin, encadrement et titres en rouge. Couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

14.—SUJET RELIGIEUX en couleur, sur simili porcelaine, encadrement en peluche, pour mettre sur étagère ou bureau.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.